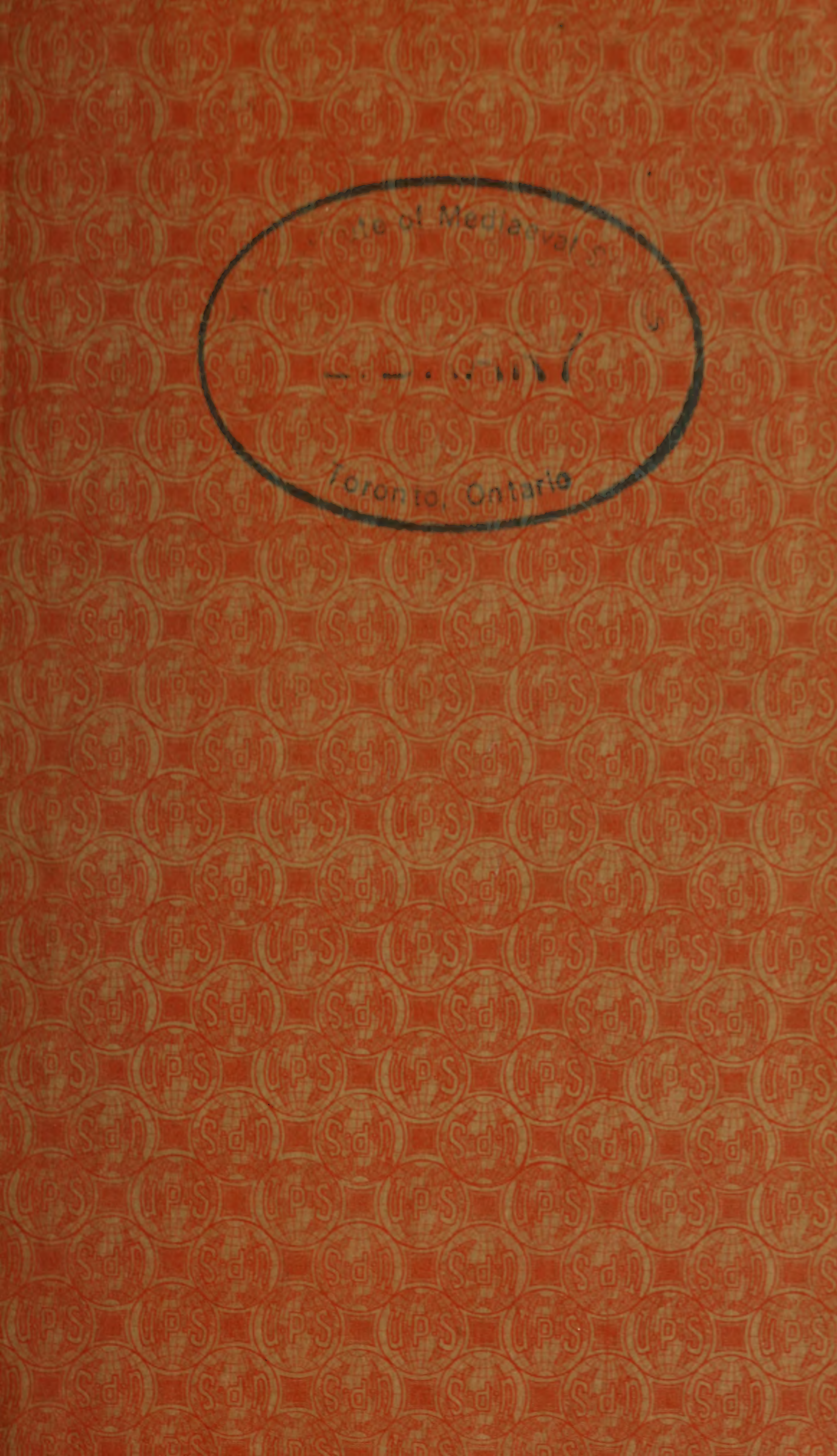





of Mediaeval
Toronto, Ontario



Saint Elzéar de Sabran

ET LA

Bienheureuse Delphine de Signe

Nihil obstat :

F. Joseph, O. M. C.

censor deputatus.

Imprimatur :

Lugduni, die 9ª Novembris 1911.

F. Lavallée,

v. g.

Imprimatur :

Parisiis, die 30 Decembris 1911.

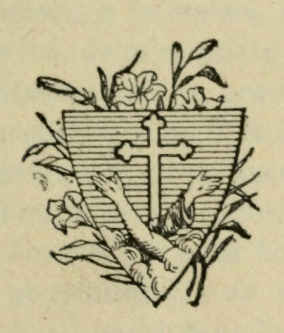
H. Odelin.

Pierre GIRARD, *T. O.*

Saint Elzéar de Sabran

ET LA BIENHEUREUSE

Delphine de Signe



PARIS
LIBRAIRIE SAINT-FRANÇOIS
4, RUE CASSETTE, VIe

COUVIN
MAISON SAINT-ROCH
BELGIQUE

1912

Lettre de Mgr Lavallée,

Recteur des Facultés catholiques de Lyon,

à l'auteur.

MONSIEUR,

Vous avez désiré que je présente votre petit livre au public. Vous auriez pu choisir un meilleur introducteur, car le public ne me connaît pas, et ma recommandation, je le crains, n'aura guère de valeur auprès de lui. Je m'acquitte volontiers néanmoins de ma mission, car je prévois que ce petit livre sera bien accueilli et qu'il fera son chemin; il est bien venu, gracieux, intéressant. On gagne à l'interroger; et l'on se sent meilleur en le quittant.

Le charme de l'œuvre est pour beaucoup évidemment dans les physionomies de saints que vous présentez, mais il est aussi dans le respect attendri que vous avez pour elles, dans la délicatesse de main que vous apportez à les peindre, et dans le cadre que vous leur avez donné par des descriptions de la terre et du ciel de Provence.

Au-dessus de tout, vous avez voulu faire parvenir jusqu'aux âmes le bienfait d'édification que

vous avez ressenti dans votre étude et qui émane de la vertu de vos saints. Tout est là. Et à quoi bon écrire, si ce que nous écrivons ne contribue pas à faire aimer davantage le Maître Jésus? J'espère que cette récompense que vous avez cherchée uniquement sera donnée à votre travail d'historien, et que vos lecteurs, à vivre agréablement dans la société de saint Elzéar et de la bienheureuse Delphine, en aimeront davantage la sainteté.

Veuillez, Monsieur, agréer l'expression de mes sentiments respectueux et dévoués en Notre-Seigneur.

F. Lavallée.

Lyon, le 10 novembre 1911.

PRÉFACE

Le siècle de saint Louis était sur son déclin quand parut un homme qui, sur un théâtre plus modeste, devait reproduire la piété, la charité, la justice et les qualités d'administrateur de ce grand roi. Nous avons nommé saint Elzéar de Sabran, baron d'Ansouis et comte d'Ariano, né vers 1285, mort en 1323. Son épouse, la bienheureuse Delphine de Signe, vécut jusqu'en 1360. Ces deux enfants de la Provence appartenaient à la milice séculière de saint François. Aussi, à l'exemple du séraphique mendiant d'Assise, Delphine poussa-t-elle l'amour pour dame Pauvreté jusqu'au dépouillement absolu.

Les documents historiques concernant notre sujet sont :

La supplique Attendite popule meus, *adressée au pape Jean XXII, par l'évêque Raymond Bot, le clergé et le peuple d'Apt, pour obtenir la canonisation d'Elzéar en 1327, quatre ans après la mort de ce dernier. Elle a pour auteur le confesseur même du comte d'Ariano, François Mayronis.*

Les lettres apostoliques par lesquelles le pape Clément VI confie l'examen des gestes et miracles

d'Elzéar aux évêques de Carpentras et d'Uzès et à l'abbé de Saint-Ruf, près de Valence. Luc Wadding les date de 1351 dans les Annales des Frères Mineurs.

Le sommaire du procès de canonisation d'Elzéar.

La bulle de canonisation promulguée par Grégoire XI, le 5 janvier 1371.

Enfin, le procès préparatoire à la canonisation de la bienheureuse Delphine, dressé par Jean, archevêque d'Aix, et Jean, évêque de Vaison, commis à cet effet par le pape Urbain V, aux termes d'une bulle du 5 mars 1363.

La biographie de saint Elzéar par les Bollandistes est suivie d'une Vie anonyme provenant du monastère de Bödeken au diocèse de Paderborn en Westphalie: Vita auctore anonymo ex Bodecensis cœnobii ordinis Regularium S. Augustini Passionali pergameno ms. insigni. *Ce* Passional *ou* Magnum Legendarium *est un recueil de vies ou* passions *des saints en douze volumes, dont cinq seulement nous restent, parmi lesquels celui du mois de septembre, contenant la vie en question. C'est au XV*[e] *siècle que les Chanoines réguliers de Saint-Augustin firent cet important travail; mais la vie de saint Elzéar est plus ancienne ; elle n'est pas l'œuvre des chanoines, qui se sont bornés à l'insérer dans leur recueil. Il est permis de penser que son auteur inconnu est un Français, un Provençal, peut-être un des Frères-Mineurs d'Apt. Du fait qu'elle parle du tombeau de Delphine, sans mentionner la canonisation d'Elzéar, le P. Suyskens dans les* Acta sanctorum *conjecture qu'elle fut*

vraisemblablement composée entre les années 1360, date de la mort de la bienheureuse comtesse, et 1371, date de la promulgation de la bulle de Grégoire XI. Cette précieuse biographie serait presque contemporaine de Delphine. Elle reste le type et sans doute l'inspiratrice des autres. Le style en est d'une chaleur et d'une naïveté pleine de charme. Nous ne saurions donc mieux faire que d'en traduire de larges extraits, gerbes de fleurs des champs que nous offrons à nos lecteurs dans leur fraîcheur sans apprêt.

Parmi les vieilles vies écrites en français, l'une des plus connues est celle du Frère-Mineur Borély, intitulée : Les miracles de la grâce victorieuse de la nature. *Elle fut éditée en 1654 à Lyon, où l'auteur résidait alors dans le couvent de Saint-Bonaventure, et complétée, au dernier siècle, par l'abbé Gay.*

Nous avons sous les yeux l'édition primitive (*Venise, 1635*) *du Saint Courtisan* (Il Cortigiano santo), *par le docteur Ranuccio Pico. Au milieu de considérations philosophiques où défilent tour à tour Xénocrate, Lycurgue, Alexandre, Auguste, etc., elle relate les mêmes faits que la Vie anonyme de Bödeken.*

Ranuccio semble considérer cette dernière comme source unique, quand, dans une annotation sur l'âge d'Elzéar, il écrit ces mots : « La vita di questo santo, la quale (come riferisce il Surio) compose un Autore antico d'incerto nome... La vie de ce Saint, laquelle (au rapport de Surius) fut composée par un auteur ancien de nom incertain... » *Cet hom-*

mage rendu à notre vieux biographe est à retenir.

Dans cette annotation, Pico relève une erreur de la Vie anonyme, d'après laquelle Elzéar serait mort à vingt-huit ans. L'erreur est certaine ; mais, dit le P. Suyskens, il est possible qu'elle soit due à un simple lapsus de mémoire ou de plume ou encore à une faute de copiste.

La marquise de Forbin d'Oppède a publié chez Plon en 1883 un ouvrage très complet sur la bienheureuse Delphine, renfermant des descriptions intéressantes des lieux, avec des développements, peut-être un peu copieux, sur les faits et gestes des princes d'Anjou. Elle déclare vouloir faire œuvre d'historien et non de théologien.

Enfin M. l'abbé Théolas, d'Apt, a découvert dans les brèves notariales de cette ville un détail charmant sur la bienheureuse Delphine.

Tels sont les travaux dont s'inspirera cette notice.

Avant d'aborder le fond du sujet, transportons-nous aux lieux où résidèrent nos saints personnages et qui possèdent leurs reliques.

Saint Elzéar de Sabran

ET LA

Bienheureuse Delphine de Signe

CHAPITRE PREMIER

Comtat et Provence

Les faits dont nous écrivons le récit appartiennent pour la plupart au XIVe siècle. Alors, les papes résidaient auprès de Notre-Dame des Doms, et par leurs soins s'élevaient le château et les remparts qui donnent à Avignon une physionomie si altière. Par la noblesse et l'ampleur du dessin, ce palais aux vastes ogives, aux gigantesques donjons, reste l'un des monuments les plus grandioses que nous ait légués le moyen âge. A l'impression de puissance qui s'en dégage s'ajoute le charme caressant de la teinte chaude et ambrée que lui ont donnée le temps et le soleil, ce grand coloriste. La forteresse avait d'ailleurs su se parer comme une reine. Le maître de Sienne, Simone Martini, et Matteo Giovanetti, de Viterbe, l'avaient illustrée de fresques trop

longtemps négligées par les barbares générations modernes.

Non loin des papes, les comtes de Provence avaient aussi leur palais, qu'habitèrent momentanément Elzéar et son épouse. Il était situé dans le quartier de la Fusterie, aux abords de la porte du Rhône qui regarde la tour de Philippe le Bel et les ruines de Villeneuve. C'est de ce côté qu'il faut voir la silhouette triomphante d'Avignon, quand les rayons du soleil couchant dorent ses monuments, tandis que le fleuve en souligne l'éclat par l'azur fin de ses eaux.

Pour se rendre d'Avignon dans la ville d'Apt, on suit la vallée du Calavon, qui est bornée : au sud, par la chaîne sombre du Luberon, à la ligne de faîte uniforme; au nord, par les monts de Vaucluse, derrière lesquels surgit la croupe neigeuse du Ventoux. Voici le pèlerinage de Notre-Dame des Lumières, et plus haut, sur la colline, le village de Goult ou d'Agoult, nom patronymique de l'aïeule d'Elzéar. Plus loin, le pont Julien, reste de la domination romaine, passe devant nous, comme une vision rapide mais singulièrement colorée, car le lit du Calavon est couvert de poussière d'ocre, produit de la région, en sorte qu'il semble charrier des sables d'or. Au sommet du Luberon le rocher de Saignon s'érige en redoute puissante, et sur ce paysage vibrant le ciel de Provence pose sa coupole lumineuse.

Apt la sainte, l'antique *Apta Julia Vulgientium*, se montre enfin, paisiblement assise au

centre de la vallée, sous l'égide de sainte Anne, qui, la main droite étendue en un geste protecteur, surmonte le dôme de la chapelle Royale. Dans cet édifice reposent les restes de la femme privilégiée et toute gracieuse dont le nom, Anne, signifie *grâce, miséricorde,* parce qu'elle enfanta la Vierge immaculée, mère de toute grâce. Ces reliques insignes furent découvertes au huitième siècle, dans la crypte inférieure de l'église. Elles étaient renfermées dans une châsse de cyprès, avec cette inscription au-dessus : *Hic est corpus beatæ Annæ matris Virginis Mariæ :* Ici est le corps de la bienheureuse Anne, mère de la Vierge Marie. On peut en lire le témoignage dans le bréviaire aptésien imprimé en 1532 à Lyon, chez Deny-le-Harsy, par les ordres de Jean de Nicolaï évêque d'Apt.

Que le corps saint, transporté ici dans les premiers siècles de l'Église, ait été caché pour échapper soit aux investigations des persécuteurs romains, soit aux invasions des Vandales, Bourguignons, Lombards, Sarrasins, qui ravagèrent la Provence, rien de plus admissible. Aussi les Bollandistes, tout en contestant certaines circonstances accessoires dans le récit du bréviaire aptésien, ne peuvent croire que la substance de l'événement ait été imaginée en entier, et concluent leur discussion par ces mots : « Que les Aptésiens demeurent dans la possession immémoriale de leur trésor sacré, possession dans laquelle ils ne peuvent être troublés, à moins qu'on n'ait à leur opposer des arguments

de la dernière évidence. » (*Acta Sanct., julii, de S. Anna*, tome VI, p. 254.)

Au IXe siècle, l'évêque Alphand fit rétablir la cathédrale, et l'on croit, dit la marquise de Forbin d'Oppède, que la nef de droite date de son temps. Le chœur, élevé de plusieurs marches, recouvre deux cryptes superposées. A la crypte supérieure on assigne comme âge probable le XIIe siècle; ce n'est pourtant qu'une adolescente si on la compare à l'autre, car celle-ci, enfouie dans les entrailles du sol, est la caverne antique où reposa jadis le corps de sainte Anne. C'est pour recevoir ces restes sacrés que, sur les dessins de Mansart, fut construite la chapelle Royale, accolée au flanc de l'église. Là se vénèrent aussi les corps des évêques aptésiens et des chers saints Elzéar et Delphine de Sabran.

Le trésor possède encore le livre d'Heures de la bienheureuse Delphine. C'est un beau manuscrit, d'une conservation parfaite, dans lequel on peut lire, en l'honneur de la Vierge Marie, un « sirvente » où la poésie française se montre déjà remarquable, bien qu'antérieure de plus de deux siècles à Malherbe. En voici la première strophe :

Glorieuse Vierge royne
En qui par la vertu divine
Jésus-Christ prist humanité,
Tu qui es fontaine et racine,
De tout bien mon cuer enlumine,
Doulce dame, par charité.

D'Apt à Ansouis, la route est longue. Elle commence par s'élever lentement sur le flanc nord du Luberon aux pentes rocheuses et abruptes, couvertes de buis, de thym et surtout d'yeuses courtes, dont le terne feuillage contraste avec la verdure claire des amandiers. Le sommet de la montagne franchi, la route plonge au sud dans la gorge profonde que domine le roc redoutable de Buoux, passe auprès de la chapelle de Saint-Symphorien au svelte campanile, et suit pendant longtemps le torrent à sec et le sombre défilé rocailleux qui aboutit à Lourmarin. Ici, l'horizon s'élargit. Bientôt nous arrivons à Cucuron, vieux bourg fortifié qui faisait partie des possessions des Sabran. Son église s'enorgueillit d'un rétable, que surmonte un bas-relief de Puget, représentant l'Assomption. Encore une lieue de chemin et nous sommes à Ansouis.

Le château couronne un monticule conique, adossé à une montagnette qui le sépare de la vallée de la Durance. La façade nord du manoir existait probablement au temps d'Elzéar. Entourée d'une ceinture d'arbres, elle regarde, par-delà la plaine, le versant méridional du Luberon, avec les bourgs de Cucuron et Cabrières-d'Aigues. La façade sud, refaite au XVIe ou XVIIe siècle, est percée d'une porte monumentale dans le style de la Renaissance.

Ces bâtiments démantelés et à peu près rectangulaires sont aujourd'hui d'aspect fort pacifique ; mais leur mine était bien différente quand

le donjon, rasé depuis à mi-hauteur, surgissait farouche sur le roc inaccessible.

La pièce qui, suivant la tradition, servait de chambre aux saints époux, a conservé ses larges dalles frustes ; son plafond est bas, avec poutres et solives apparentes. Divers tableaux la décorent. L'un d'eux représente Elzéar et Delphine dans leur prime jeunesse, portant des branches de lys. Sur une copie d'un dyptique du XIVe siècle, ils sont couronnés de roses par un ange, tandis que, dans l'autre compartiment, saint François reçoit les stigmates. Et voici encore un enfant de la Provence, sur cette reproduction du tableau de Simone Martini, qui est à San-Lorenzo de Naples : c'est saint Louis d'Anjou, évêque de Toulouse, ceint de la corde franciscaine, renonçant à la couronne royale en faveur de son frère, pendant que deux anges déposent sur sa tête la couronne du ciel.

L'église paroissiale, contiguë aux murailles du château, est-elle l'ancien sanctuaire des Sabran ? C'est probable, au moins pour la partie qui renferme le chœur. La chapelle à droite offre à notre vénération les bustes des saints époux, avec quelques fragments de leurs reliques. Derrière l'autel, un grand tableau les représente encore portant des lis et couronnés par deux anges. Sur le gradin et aux deux côtés de l'autel sont peintes diverses scènes, dont nous donnerons le détail dans la suite du récit.

Cette région, d'aspects variés, d'une grâce relevée par la sauvage rudesse des gorges et la

teinte sombre des montagnes, vit jadis s'épanouir, sur le sol âpre de la pénitence, deux âmes virginales, fleuries de tendresse pour les pauvres de Jésus-Christ et restées pures au milieu des séductions d'une cour royale.

CHAPITRE II

PREMIÈRES ANNÉES

A la fin du XIIIe siècle, le château d'Ansouis était habité par Elzéar de Sabran, aïeul, et Cécile ou Alice d'Agoult, son épouse. Parmi les enfants issus de cette union nous citerons : Hermengaud, père de saint Elzéar; Guillaume, abbé de Saint-Victor; Burgole, épouse de Giraud de Villeneuve, mère de sainte Roseline, dont les restes reposent à la Celle-Roubaud. Le château de Sabran, d'où cette maison tirait son nom, est situé dans le Gard, près de Bagnols; mais il ne joue aucun rôle dans notre récit.

Hermengaud avait épousé Laudune d'Aube de Roquemartine qui, à raison, soit de l'éclat de son nom, soit de sa piété et de sa douceur, était surnommée la Bonne Comtesse. Le vieil auteur anonyme nous apprend que, pendant sa grossesse, Laudune se sentait plus que d'habitude portée aux saints désirs et aux œuvres de piété. Quand la famille se rendait à la promenade, vous auriez pu voir la Bonne Comtesse, laissant les autres personnes à leurs causeries futiles, s'isoler avec dame Garsende Alphant, remarquable par sa haute spiritualité, pour s'entretenir avec elle de pieuses pensées et lui dire combien le monde lui était à charge. Et quand son fils eut vu le jour, Laudune l'offrit à Dieu avec fervente

dévotion en ces termes : « Mon Dieu, maître de toute créature, je vous rends grâce pour cet enfant que me donne votre clémence, et je vous prie humblement de l'accepter pour votre serviteur et de répandre sur lui votre bénédiction. Si vous prévoyez qu'il doive être rebelle à votre volonté, retirez-le de ce monde, dès qu'il aura été purifié par le saint baptême. »

Parents chrétiens, à qui Dieu envoie cet enfant qui, mieux qu'un clair rayon de soleil, illumine votre foyer, n'oubliez pas que vous avez en lui une âme à former pour le ciel : noble mission, à laquelle il ne faut point faillir!

Elzéar naquit en l'année 1285 ou environ. Quant au lieu de sa naissance, les uns le placent à Ansouis, les autres, dont l'opinion est plus accréditée, au château de Robians, aujourd'hui détruit, lequel était situé au nord d'Ansouis, entre Cucuron et Cabrières-d'Aigues. Ajoutons qu'Elzéar est parfois nommé Auzias, en provençal Ourrias.

L'offrande de Laudune fut agréable au Seigneur, car, avant que l'enfant eût accompli sa troisième année, son cœur était admirablement incliné vers les pauvres de Jésus-Christ. Alors que les servantes le portaient encore sur les bras, s'il trouvait des malheureux en sortant du château, il refusait de passer outre et pleurait amèrement et sans trêve, jusqu'à ce qu'on leur eût fait l'aumône. Alors seulement l'enfant passait joyeux. Ce trait fait partie des scènes représentées dans l'église d'Ansouis.

Aux lecteurs que cette charité précoce étonnerait, la marquise de Forbin cite le cas d'une petite Américaine, Rhoda del Bal, qui, à l'âge de deux ans, apprenait à prier à des enfants plus âgés qu'elle, et sollicitait de sa mère la permission de l'accompagner à la messe.

Lorsque le petit Elzéar eut accompli sa cinquième année, son pécule devint la fortune des pauvres, et il faisait inviter à sa table ses camarades de jeux, les indigents de préférence. A cette miséricorde pour les malheureux, il joignait la modestie, la douceur, la mansuétude; il était affable, obéissant, paisible, de figure enjouée et agréable. — Le vieil hagiographe accumule ici les épithètes laudatives; on sent qu'il voudrait faire passer sa propre tendresse dans la peinture de ce portrait aimé.

Hélas! la Bonne Comtesse n'eut pas la consolation de vivre assez pour voir se réaliser des promesses si heureuses. Elle mourut à la fleur de l'âge. Dès lors, durant les séjours que son père faisait en Italie, Elzéar restait à Ansouis, sous la surveillance de son grand-père et de dame Garsende, qu'il vénérait comme sa mère.

Il entra ensuite dans l'abbaye de Saint-Victor, à Marseille, pour y étudier les belles lettres et les bonnes mœurs, sous la direction de son oncle, Guillaume de Sabran. Ce monastère avait un tel renom de sainteté, que le terrain d'alentour était appelé le Paradis. Elzéar croissait en sagesse et en grâce, et son zèle pour la foi était si grand,

qu'un religieux l'entendit un jour exprimer le désir d'aller dans les régions infidèles et d'y mourir en confessant Jésus-Christ.

Deux ans avant la naissance d'Elzéar, Delphine ou Dauphine de Signe, de la noble maison de Glandevez, avait vu le jour au château de Puy-Michel, aujourd'hui en ruines, dans la région de Riez, non loin de la Durance et de la petite rivière d'Asse. Son père, Guillaume de Signe, descendait des vicomtes de Marseille. Sa mère, nommée aussi Delphine, était de la maison des Barras, d'une noblesse vieille comme les rochers, *vièi coume li roucas,* qui ne s'était pas encore compromise dans le Directoire. La famille tirait son nom de la petite ville de Signe, près de Toulon.

L'heureuse naissance de l'enfant fut attribuée à la présence et à la dévotion d'une pieuse tante, Sœur Cécile, qui, pendant la grossesse de la jeune mère, récitait tous les soirs, entre autres prières, le symbole de saint Athanase. Cette religieuse appartenait probablement au monastère de Sainte-Catherine de Sorbs, fondé, en 1255, pour cent chanoinesses, sous la règle de saint Augustin.

A sept ans, l'enfant était orpheline, et la tradition veut que son éducation ait été confiée aux religieuses de ce même monastère, où se développa son goût pour la piété, en même temps qu'elle recevait une culture intellectuelle remarquable. Mistral a écrit sur les femmes des Sabran cet éloge spirituel : *les marquis de*

Sabran, qu'illustrent la grâce et l'esprit de leurs marquises.

Li marqués de Sabran, pèr lou gaubi e l'esprit
De si marqueso — tant ilustre.

Si l'éloge convient à Delphine, qui étonnera plus tard par son éloquence et sa science théologie, la restriction ne saurait concerner Elzéar, car nous le verrons devenir à la fois brillant chevalier et administrateur émérite.

Delphine montrait déjà dans son enfance un dédain surprenant pour l'éclat mondain, et, si on lui vantait sa haute naissance, elle répondait que la noblesse de la vertu l'emporte de beaucoup sur celle du sang. Dès l'âge de huit ans, elle était résolue à se faire moniale, comme elle le déclarera dans le procès de canonisation d'Elzéar. Apprenant que ses oncles voulaient la marier à quelque seigneur puissant, à cause de sa dot et de ses grandes possessions, tandis que, prévenue par l'amour divin, elle entendait rester vierge, elle eût voulu voir châteaux et domaines brûlés et détruits, serviteurs et vassaux dispersés, pour ne plus fournir prétexte au mariage. Chose plus admirable encore! souvent elle désira être privée de la vue pour servir Dieu librement dans la virginité.

C'est ainsi qu'Elzéar à Saint-Victor, Delphine à Sainte-Catherine vivaient dans le recueillement de l'étude et de la piété, quand les puissances humaines firent irruption dans leur vie, intervention qui eut pour résultat de porter

leur vertu naissante jusqu'à l'héroïsme. Le premier assaut fut donné par les deux oncles tuteurs de la jeune fille, qui se présentèrent un jour à l'abbaye de Sorbs, et, voyant bien que leur nièce ne se résoudrait pas facilement à quitter ce séjour de paix, lui firent entendre qu'une tante très âgée désirait la voir. Le stratagème réussit, et la pauvre enfant, tout en larmes, fut séparée de ses chères religieuses.

CHAPITRE III

LE MARIAGE ANGÉLIQUE

Hermengaud avait épousé en secondes noces Élise, de la puissante maison des Baux, maison lettrée, à la cour de laquelle accouraient les troubadours, maison guerrière qui, postée sur un sommet des Alpilles, commandait à soixante-dix-neuf places fortes et disputa la couronne de Provence à ceux de Barcelone. Les princes des Baux faisaient remonter leur origine au roi mage Balthazar, dont un descendant, prétendaient-ils, était venu planter bourdon sur les Alpilles et semer dans leurs flancs les herbes aromatiques. De là venait, dit Mistral, la belle étoile irradiée en seize rais dans leur blason.

Charles II d'Anjou, comte de Provence et roi de Sicile, avait investi Hermengaud du comté d'Ariano, près de Naples, et lui avait confié la charge de maître justicier. Le roi, voulant unir le fils de son ami avec haute et puissante dame, jeta les yeux sur la châtelaine de Puy-Michel, et donna ordre à ses parents de la conduire à Marseille. Comme les amis des deux partis voulaient incontinent célébrer les fiançailles, Delphine, sans craindre la majesté royale, refusa avec la dernière énergie. Ses oncles, irrités et redoutant la colère du roi, se laissèrent em-

porter par la violence jusqu'à souffleter la pauvre enfant et la traîner par les cheveux.

Un jour, Delphine s'était réfugiée dans le comble de la maison où elle se trouvait, recommandant sa virginité à Notre-Seigneur et à la Vierge Marie avec grande dévotion et larmes et disant : « Vierge sainte, s'il plaît à votre bénigne volonté que j'aie votre Fils béni pour époux, aidez-moi à cette heure où je suis privée de secours humain. » Après cette prière, elle éprouva une grande consolation. Il lui sembla que la bienheureuse Marie, lui offrant familièrement une partie de son manteau, lui disait : « Viens, mon enfant ; mon Fils et moi, que tu désires servir en virginité et dont tu implores le secours, nous te défendrons. » Rassurée par ces paroles, Delphine se sentit pénétrée d'une telle force d'âme que, sortant de sa cachette, elle eût désiré mourir et être mise en pièces pour l'amour de Jésus-Christ et de la virginité. Zèle sublime, qui rappelle celui de la glorieuse Vierge Marie, n'acceptant l'honneur de la maternité divine qu'après avoir reçu de l'ange l'assurance que sa virginité serait sauvegardée.

Les amis et parents de Delphine, voyant sa constance, firent appel à un Frère Mineur en qui la jeune fille avait grande confiance, et qui obtint son consentement, en lui représentant que son refus menaçait d'attirer l'indignation du roi sur ses oncles et ses amis, et qu'au surplus elle pourrait à volonté résilier ce mariage. — Ce conseil étrange paraît d'autant plus invraisem-

blable, que Borély appelle ce religieux Guillaume de Saint-Martial, grand docteur et inquisiteur de la foi. Faut-il penser qu'il s'agissait de simples fiançailles, susceptibles de résiliation, comme entachées de violence, ou que l'inquisiteur escomptait le consentement d'Elzéar à vivre dans l'état de continence?

Quoi qu'il en soit, à la suite de cette intervention, le mariage fut arrêté d'abord verbalement, sans le concours de l'Église : *per verba de præsenti extra faciem Ecclesiæ firmatum*, dit le P. Suyskens. Et, deux ans après, le mariage fut célébré et contracté en présence de notre sainte mère l'Église : *in facie sanctæ matris Ecclesiæ solemnizatum et contractum*. Delphine avait alors environ quinze ans, Elzéar en comptait treize seulement.

Que les voies de la Providence sont insondables ! Au moment où les desseins du monde semblent réalisés, ils vont au contraire se trouver anéantis par l'héroïsme des jeunes époux, et ce mariage, auquel Delphine a opposé une aussi vive résistance, va devenir pour tous les deux la source d'une éminente sainteté.

Quand Delphine fut seule avec son époux, elle lui dit : « Si j'ai consenti à ce mariage, c'est que, connaissant vos qualités et votre cœur généreux, j'étais persuadée que vous seriez enclin à la plus belle des vertus. C'est pourquoi je ne crains pas de vous révéler que je me suis proposée de conserver le trésor de la virginité. Ah! mon seigneur, quelle œuvre agréable à

Dieu nous ferons en menant la vie des anges, à l'exemple des saints Valérien, Cécile, Alexis. » Et elle lui représentait la brièveté de la vie, la vanité du monde, la beauté de la gloire éternelle. Ces efforts, assistés par la grâce divine, eurent un heureux résultat ; Elzéar acquiesça à la requête de son épouse, sans toutefois se lier encore par un vœu, qu'il ne prononça que plus tard.

Ainsi que nous le voyons dans l'admirable récit de son martyre, sainte Cécile avait auprès d'elle, pour garder sa virginité, un ange armé d'un glaive. Plus favorisée encore, Delphine avait entendu la bienheureuse Vierge Marie se constituer sa protectrice, et ce doux et puissant patronage s'étendait aussi sur Elzéar.

Dame Garsende Alphant qui, du vivant de son mari, avait elle-même prononcé avec lui le vœu de chasteté, recevait de fréquentes communications du ciel. Et comme elle priait souvent avec ferveur pour Elzéar, à qui elle avait servi de seconde mère, elle entendit Notre-Seigneur lui dire : « Le jeune homme, pour lequel tu me pries avec tant d'instance, est sous la direction spéciale de ma Mère ; tu ne dois donc avoir à son sujet aucune inquiétude. » (*Vita anon. ex Bodec. cœnob. 23.*)

Dans une autre circonstance où elle se trouvait de nuit en oraison dans la chapelle de la bienheureuse Catherine, au château d'Ansouis, il lui fut révélé que la virginité d'Elzéar resplendissait comme un pur diamant. (*Ibid., 25.*)

Mabile de Simiane eut aussi une vision sur le même sujet. Cette noble dame, riche en châteaux et en rentes, plus riche en vertus et en sainteté, ayant perdu son mari, Fouque de Pontevès, après trois mois de mariage, alors qu'elle n'avait que seize ans, refusa de contracter une seconde union, malgré les sollicitations de ses parents et de ses proches, et malgré les tribulations que lui attirèrent ses refus. Elle parvint à un état d'union divine si parfait, que souvent, en oraison, elle était insensible à ce qui se passait autour d'elle. Un Jeudi Saint, elle entendait la messe sur le prie-Dieu de la maison de Simiane, dans l'église des Cordeliers d'Apt, lorsqu'au *Gloria in excelsis*, on la vit s'élever et rester suspendue à quatre pieds environ du sol, le visage rayonnant, les mains jointes, les yeux fixés en haut. Les habitants de la ville et des villages voisins accoururent pour jouir du spectacle de cette extase, qui se prolongea jusqu'au Samedi Saint. Or, cette pieuse personne ignorait la virginité d'Elzéar, quand elle vit en esprit ce jeune homme couvert d'un vêtement splendide, portant en mains un étendard blanc et lumineux. En même temps elle apprit, par révélation, que cette marche triomphale célébrait la virginité et la sainteté d'Elzéar

---

CHAPITRE IV

DEUX ASCÈTES DANS LE MONDE

Le régime des deux époux tendait absolument à soumettre la matière à l'esprit. Leurs journées étaient remplies par la prière, l'accomplissement des devoirs d'état, l'assistance des pauvres et des malades, et l'oraison empiétait sur le temps du sommeil, transformant ainsi leur chambre en oratoire. Là où le monde n'avait cherché que l'alliance de deux grandes familles, Dieu faisait l'union de deux âmes se prêtant mutuellement aide, conseil, lumière pour s'élever jusqu'à lui, et l'Esprit-Saint habitait avec délices dans ces temples choisis.

Elzéar domptait son corps par les macérations. On le vit jeûner pendant tout le grand carême, bien que son âge l'en dispensât. Il avait aussi obtenu d'une religieuse, parente de Delphine, une corde hérissée de nœuds, qu'il serrait si fort sur sa chair nue, qu'elle avait formé une plaie. La pâleur de ses traits ayant frappé la religieuse, elle le pria d'ôter cette ceinture, menaçant, s'il n'y consentait, d'avertir ses parents. Elzéar se rendit à cette sommation; mais son amour pour la pénitence n'y perdit rien, car un cilice remplaça la corde.

Un événement miraculeux acheva de fortifier

sa volonté. Elzéar, parvenu à l'âge de quinze ans, se trouvait au château de Sault, situé sur l'un des contreforts du mont Ventoux, avec l'abbé de Saint-Victor, son oncle, pour une double cérémonie : un prêtre devait célébrer sa première messe, et un gentilhomme allait être armé chevalier. Or, en la fête de l'Assomption de la glorieuse Vierge Marie, Elzéar vint à l'église dès l'aurore et, s'étant confessé, il reçut dévotement le sacrement de l'Eucharistie, afin de suivre en esprit la Mère de Dieu, élevée dans le ciel.

L'heure du repas arrivé, le jeune homme servit son oncle à table; après quoi, ayant à son tour pris place à la seconde table, il fut saisi par l'Esprit de grâce, et la flamme du divin amour se répandit dans son cœur avec grande suavité. Cette ardeur fut si vive qu'elle se trahit au dehors par l'altération des traits, la chaleur du corps et la coloration du visage. Ce que voyant, les personnes présentes crurent à un accès de fièvre, et conduisirent le jeune homme dans sa chambre, pour lui faire prendre du repos. Tous s'étant retirés, Elzéar se prosterne à terre, pour se livrer à l'oraison, sous l'influence de l'esprit intérieur. Alors son âme, liquéfiée par le feu divin et ravie en Dieu, voit combien cette vie périssable est courte, combien ce monde est méprisable en comparaison des biens célestes, et conçoit un tel dédain des biens temporels que, si on lui eût offert dignités, châteaux, trésors, Elzéar les eût regardés comme de la boue. Dieu lui montre clairement

avec quelle miséricorde il l'a jusqu'à ce jour préservé de nombreux péchés et gardé tout spécialement dans la virginité, et le jeune homme prend la ferme résolution d'y persévérer toujours.

En même temps il priait Dieu du fond du cœur de daigner lui montrer la voie à suivre, car il aspirait à fuir dans quelque lieu désert pour se dévouer tout entier au service divin. Mais une inspiration mentale, semblable à une voix qui aurait parlé dans son cœur, lui disait de rester dans le monde avec sa situation et ses biens. Et, comme il objectait sa fragilité, la voix lui répondait : « Je sais ce que tu peux, et, ce que tu ne pourras accomplir, je le ferai à ta place. »

Elzéar sortit de cette extase l'âme trempée comme l'acier, et n'éprouva plus aucun goût pour les biens et les honneurs du monde. Et pourtant les tentations ne manquaient pas. Les jeunes époux faisaient alors leur résidence habituelle au château d'Ansouis, et, bien que retirée en pleine campagne, cette habitation était loin de ressembler à un ermitage. Ils y vivaient en la compagnie et sous la direction du grand-père d'Elzéar, dont le régime n'avait rien de commun avec la vie cénobitique, et qui ne cessait de les provoquer au plaisir et de s'opposer à leurs pieux exercices.

Non moins dure fut pour le jeune homme l'obligation d'assister au mariage d'une parente avec le sénéchal de Provence : plaisir envié des

mondains, corvée pour les âmes délicates. Les noces durèrent cinq jours, livrés aux chansons, aux danses et autres divertissements, accompagnés de paroles déshonnêtes et lascives. Le chaste jeune homme, dont la bouche ne sut jamais proférer un mot impur, était fort incommodé et attristé; il ne pouvait se livrer à ses oraisons habituelles, et son cœur soupirait après les biens célestes. Et le Seigneur, agréant les saints désirs de son serviteur, le payait en consolations spirituelles.

Vers sa dix-huitième année, dans la chambre du château d'Ansouis, un samedi soir, Elzéar se mettait en oraison et y restait jusqu'au dimanche matin, après le lever du soleil. Et, comme il le raconta à son épouse et au frère Jean Julien, son confesseur, Dieu lui dévoilait l'auguste mystère de la sainte Trinité et les merveilles célestes.

Dans cette contemplation, il voyait comment il avait plu à Dieu, bonté infinie, d'avoir des créatures auxquelles il pût se communiquer, et c'est pourquoi il avait créé la nature angélique et la nature humaine. Le Seigneur lui montrait encore la chute de nos premiers parents, et comment elle nous conduisait à la mort éternelle, si une charité immense n'avait poussé le Fils de Dieu à revêtir notre chair souffrante et périssable pour nous sauver, à naître pauvre et humble, à vivre dans les labeurs et la peine, à nous instruire lui-même de sa doctrine. Elzéar s'extasiait devant cet amour ineffable et devant

le mystère de la Vierge Marie, devenue Mère de Dieu. Il admirait l'excès de dilection de Jésus, se donnant à l'homme dans le sacrement de l'autel, et voulant demeurer familièrement avec nous pour être le compagnon de notre pèlerinage terrestre, pour nous nourrir de sa chair sacrée et nous faire jouir par anticipation des célestes délices. L'indifférence de tant de chrétiens devant la cruelle et douloureuse Passion du Sauveur arrachait des larmes amères à l'angélique jeune homme. Il ne pouvait comprendre l'aveuglement du pécheur, rendant inutile le grand bienfait de la Rédemption, méprisant la charité et la miséricorde divines. Puis c'était la gloire du triomphe : le Sauveur, vainqueur de la mort, reprenant possession des cieux, l'Esprit-Saint remplissant les cœurs des Apôtres de force et d'ardeur. Et alors la foi chrétienne envahissait l'univers, les martyrs confessaient hardiment Jésus-Christ et marchaient au supplice comme à une fête.

Elzéar partageait l'allégresse de ceux qui furent jugés dignes de souffrir pour le bon Dieu; mais, quand il voulait raconter ce qu'il avait vu, il ne pouvait l'exprimer et se plaignait de l'insuffisance, de la misère du langage humain. (*Acta Sanct. de s. Elz. vita anon.*)

Après cette vision ou illumination, un tel changement s'opérait en lui que la société des hommes lui était à charge; il restait à table sans manger, et son aïeul, compatissant à sa peine ou à ce qu'il croyait tel, lui demandait s'il

souffrait de quelque malaise. A qui a goûté les faveurs spirituelles, les choses du monde sont insipides ; aussi Elzéar éprouvait-il une grande difficulté à s'adonner aux occupations matérielles, comme il en avait cependant reçu l'ordre dans la vision de Sault.

Un jour, le P. Jean-Julien de Riez demandait à Elzéar de quelle méthode il se servait dans l'oraison et quel saint il avait choisi pour protecteur. « Mon Père, répondit le jeune homme, j'ai choisi pour avocate la glorieuse Vierge Marie, et, quand je veux me préparer à l'oraison, je considère mon indignité, puis, me tournant vers cette Mère de grâce, je la prie humblement de mettre dans mon cœur et sur mes lèvres tout ce qui plaît à son divin Fils et à elle-même. Je récite un *Ave Maria* avec toute la ferveur possible, et je trouve toujours de nouveaux moyens de m'entretenir avec le bon Dieu. » Bel exemple pour les âmes qui éprouvent de la difficulté à faire oraison !

Elzéar vivait avec Dieu dans l'union continuelle, que n'interrompaient ni les repas ni les conversations, ni même les divertissements mondains. Avec quelle dévotion il recevait le corps de Notre-Seigneur, nous pouvons en juger par ce fait que la sainte hostie avait pour son palais une douceur sensible, ce qu'il considérait comme un appel divin à la communion fréquente.

La foi d'Elzéar était ardente et inébranlable ; il était prêt à souffrir pour la défendre, toutes

les adversités et même la mort. Dans un entretien sur les épreuves réservées aux fidèles lorsque paraîtra l'Antechrist, Delphine disait à son époux : « La persécution de ce temps sera terrible, et, si elle est capable d'ébranler les vertus des cieux elles-mêmes, comment les hommes y résisteront-ils? » Elzéar répondit : « Écoutez, Delphine ; si maître François Mayronis, qui est un des premiers clercs du monde, si frère Jean Julien, notre confesseur, qui est illuminé de clartés célestes, si dame Garsende, dont la vertu et la sainteté sont éminentes, étaient tous trois d'accord pour nous dire que notre foi est fausse et que jusqu'ici nous avons vécu dans l'erreur, enfin si le pape et les cardinaux voulaient changer nos croyances, je vous déclare que je ne dévierais en rien de la foi catholique que Dieu m'a enseignée, quand je devrais mourir mille fois. »

Sur les lèvres d'un théologien, pareille déclaration appellerait des réserves et des critiques, puisque le pape est précisément notre maître dans la foi. Mais celui qui parle ici est un chevalier, droit comme son épée, étranger aux exigences de la théologie, et, dans sa bouche, cette fière profession de foi a l'éclat d'une fanfare guerrière, à laquelle on applaudit d'enthousiasme.

D'ailleurs Elzéar professait le plus grand respect pour les prélats et les prêtres, par le ministère desquels Jésus-Christ nous communique ses grâces. — Hélas ! comme ils

sont loin de cette déférence respectueuse les chrétiens, même dévots, qui oublient le caractère sacré du prêtre, pour ne voir en lui que l'homme et le soumettre à leurs critiques peu bienveillantes !

Enfin l'humilité d'Elzéar était profonde. Il se considérait comme un être sans valeur, un pécheur, un ingrat envers Dieu et ses bienfaits, alors que cependant il poussait la délicatesse de conscience jusqu'à éviter les fautes les plus légères. Les honneurs mondains lui déplaisaient, il les supportait avec peine, et c'était le combler de joie que d'oublier les égards dus à son rang (1).

1. Dans cet exposé de la vie intime d'Elzéar, nous ne nous sommes pas préoccupés de l'ordre chronologique, lequel est d'ailleurs difficile à établir.

CHAPITRE V

UN CHATEAU MIEUX RÉGLÉ QU'UN MONASTÈRE

Parvenu à sa vingtième année, Elzéar avait obtenu, non sans difficulté, la permission de quitter Ansouis pour aller vivre à Puy-Michel et gouverner lui-même sa maison. Délivré de la tutelle de son aïeul, il s'attachait à répandre autour de lui les clartés bienfaisantes de sa foi. Le devoir social, que nous avons tant négligé dans le dernier siècle, à notre grand détriment, il l'accomplissait, lui, dans toute son ampleur. Il avait pour l'âme et le corps de ses serviteurs et vassaux des attentions paternelles ; quelle leçon pour ces maîtres qui s'occupent si peu de leurs ouvriers et domestiques ! Si Dieu a confié à chacun de nous le soin du salut du prochain, combien ce devoir n'est-il pas plus étroit envers ceux qui sont de notre maison, suivant la belle étymologie du mot *domestique* (*domus*). Nul doute, d'ailleurs, que Delphine ne fût la collaboratrice et souvent l'inspiratrice de son époux dans toutes ses mesures d'administration, comme dans ses œuvres de piété et de bienfaisance.

Voici le règlement qu'Elzéar édicta pour ses gens :

« 1° Que toutes les personnes à mon service,

hommes et femmes, entendent au moins une messe chaque jour. »

Comparez avec la règle des Tertiaires. Comme saint François d'Assise, Elzéar savait que le sacrifice de l'autel est le centre du culte, le soleil des âmes, la vie du chrétien. C'est pourquoi il lui consacre le premier article de son règlement. Les mots : une messe *au moins* surprendront plus d'un lecteur; cependant le roi saint Louis entendait journellement plusieurs messes et les vêpres, sans que le gouvernement de son royaume eût à en souffrir, car le temps employé à ces exercices, il le prenait non sur les affaires, mais sur les longues heures que d'autres consacrent au repos, à la table et aux plaisirs. Chrétiens dégénérés, nous ne comprenons plus cette ferveur. C'est pourtant lorsque les hommes de France reviendront à l'assistance au saint sacrifice et à la communion fréquente, qu'ils seront vraiment des soldats de Jésus-Christ.

« 2° Que tous aient une vie chaste et pure.

« 3° Nobles et soldats, femmes et jeunes filles devront se confesser toutes les semaines et se préparer dévotement chaque mois à recevoir le sacrement de l'Eucharistie.

« 4° Les personnes du sexe passeront la matinée jusqu'au dîner en prières et actes de dévotion, et s'occuperont ensuite de travaux manuels. » — Remarquons que le dîner se prenait alors à une heure matinale.

« 5° Que personne n'ait l'audace de blasphémer

contre Dieu, la glorieuse Vierge ou les saints, ni de faire des serments faux ou légers et sans cause, ni de prononcer des paroles impudiques ou déshonnêtes ; car la langue peut donner la mort ou la vie, dit le Sage, et l'Apôtre ajoute : « Les entretiens dépravés corrompent les « bonnes mœurs. »

« 6° Personne ne jouera aux dés ou à d'autres jeux illicites ou déshonnêtes. »

L'article 7 recommandait la charité en ces termes touchants : « Que tous conservent la paix, l'amitié et la concorde. Que personne n'offense son prochain en parole ou en acte, sinon il devra de suite rentrer en grâce avec lui. »

Enfin, dans l'article 8, le châtelain se montre à la fois catéchiste et directeur d'une sorte de groupe d'études familial. « Chaque jour, dit-il, après dîner ou dans la soirée, toutes les personnes de la maison, à moins d'empêchement légitime, et le maître avec elles, auront ensemble un entretien pieux pour la formation intérieure. Nul n'interpellera, mais au contraire tous écouteront avec bienveillance celui qui aura la parole, et prieront Dieu de lui inspirer des pensées utiles au progrès de tous dans la vertu. Le contrevenant sera exclu de cette dévote causerie jusqu'à ce qu'il se soit amendé. »

Dans ces conférences, Elzéar tout le premier, puissamment secondé par la grâce divine, avait des paroles de feu qui changeaient les âmes de ses auditeurs et les remplissaient de saints désirs. Il les exhortait à l'amour de Dieu, à la

charité mutuelle, à garder leurs âmes comme des vases sans tache et brillants de pureté. Le chrétien, disait-il encore, doit, au commencement de son oraison, s'humilier par la vue de ses fautes, car la prière de l'homme humble pénètre les cieux.

Ces sages prescriptions faisaient régner dans la maison une charité, une dévotion, une paix, une pureté si grandes, qu'elle offrait l'aspect d'un monastère plutôt que d'un château. Aussi la religieuse Alasacie, sœur de Delphine, a-t-elle affirmé souvent, qu'elle vivait avec les saints époux d'une manière beaucoup plus pieuse, honnête et régulière que dans son propre couvent. Et de son côté, le vénérable évêque de Digne, Renaud de Porcelet, emprunta le règlement d'Elzéar pour l'établir dans son palais.

Mais la sollicitude des pieux châtelains ne se bornait pas au personnel du château ; elle s'étendait à tous ceux qui dépendaient de leurs domaines. Pour ces vassaux ils firent publier dix commandements, que Borély déclare avoir trouvés dans les archives des Frères Mineurs d'Apt, écrits sur une pièce de vélin, « qui par son ancienneté, dit-il, jointe à quelque connaissance que j'ai de ce caractère, me fait douter qu'ils ne soient écrits de la main même du saint comte. » Voici ce décalogue en style moderne.

I

« Qu'aucun de mes vassaux ne se permette de blasphémer, de quelque manière que ce soit;

car de même que les louanges qu'on donne à Dieu attirent ses grâces et ses bénédictions sur nos âmes, de même les parjures, les reniements et toutes ces paroles exécrables qui tiennent du langage de l'enfer, attirent sur nous la colère du ciel, et sont la perte de nos corps et de nos âmes.

II

« Je veux introduire la dévotion de la sainte Mère de Dieu par toutes mes terres, et par conséquent je veux que tous mes sujets la choisissent pour leur protectrice ; car si nous avons besoin de la miséricorde de Dieu, nous ne pouvons pas mieux adresser nos vœux qu'à cette toute-puissante Reine, puisqu'elle daigne prendre notre protection et se rend le refuge de tous les pécheurs. Aussi je défends expressément qu'on fasse aucune œuvre manuelle les jours de fête que la sainte Église a dédiés à son service, et je veux que tous mes sujets entendent la messe et l'office divin ces jours-là, sous peine d'être châtiés par mes officiers établis à cet effet.

III

« J'ordonne à mes officiers de veiller à ce qu'on vive chastement dans mes terres, et d'en bannir les sensuels et les impudiques. Si l'on y découvre quelque adultère, que la première et la seconde fois il soit repris publiquement, et la troisième fois banni et châtié ; car s'il ne doit

rien entrer de souillé dans le paradis, rien d'impur ne doit être souffert parmi les chrétiens destinés à la gloire éternelle.

IV

« Je veux que les grandes fêtes de l'Église soient exactement solennisées chez moi, comme sont les jours de Pâques, de la Pentecôte, de la Toussaint et le jour de Noël. Que tous se confessent pendant ces fêtes, ou du moins qu'ils ne passent pas deux de ces fêtes sans se confesser et communier ; de même aux fêtes de l'Assomption de la sainte Vierge notre Mère, et de son Annonciation, afin qu'elle nous soit toujours propice, tant que nous serons en ce monde, et qu'à l'heure de notre mort elle nous serve d'avocate pour nous obtenir la grâce de son Fils.

V

« Je bannis de mes terres les oisifs et les fainéants qui ne veulent pas travailler pour gagner leur vie ; et afin que la distribution de blé que je fais faire tous les ans en faveur des pauvres, ne soit pas la cause de leur négligence, je commande expressément à mes officiers de ne rien donner à ceux qui, sous prétexte de cette aumône assurée, négligeraient le travail, le but de cette distribution étant de nourrir le corps, et non de perdre l'âme par l'oisiveté.

VI

« Je défends les brelans publics, comme des assemblées où Dieu est offensé par les jurements et les querelles qui s'ensuivent. Je n'empêche pas néanmoins qu'on se divertisse, les jours de fête, pour se délasser des travaux de la semaine ; mais je veux que ces divertissements soient sans gain et sans perte, car ces pertes ne peuvent qu'engendrer des inimitiés entre mes sujets.

VII

« Que tout le monde se contienne en paix, et, pour se conserver dans cette belle vertu, il faut éviter les querelles, les débats et les injures qui tiennent plus de la nature des démons que des hommes raisonnables.

VIII

« Que s'il arrive quelque querelle parmi eux : j'entends que le jour ne passe pas qu'elle ne soit accordée, c'est le conseil de l'Évangile qui nous recommande de ne point dormir sur ces différends, crainte que pendant la nuit notre ennemi commun, qui veille toujours sur nous, ne tire avantage de nos désordres.

IX

« J'ordonne expressément que les jours de fête et autres où il y aura sermon, tous les ha-

bitants qui se trouveront dans le village assistent à la prédication, la parole de Dieu étant la vraie nourriture de l'âme. Si pendant le sermon quelques oisifs ou irréligieux sont rencontrés dans les rues, qu'ils soient mis en prison et punis comme négligeant le salut de leur âme

X

« Qu'aucun de mes sujets n'offense son prochain ni dans ses biens, ni dans son honneur, mais qu'ils s'honorent mutuellement, comme doivent faire les chrétiens qui portent les marques de Jésus-Christ par le baptême, et qui sont tous destinés à habiter ensemble dans la félicité éternelle. »

Quelques-unes de ces prescriptions nous paraîtront sévères ; mais, à la réflexion, notre étonnement se changera vite en admiration. Il est en effet certain qu'un père a le droit et la charge d'obliger ses enfants à remplir leurs devoirs, et de punir leurs fautes. Or Elzéar se considérait comme le père de ses vassaux et agissait en conséquence. Est-ce que ce régime ne valait pas mieux que les luttes de classes auxquelles nous assistons, avec les grèves, pillages, chasses aux renards et meurtres, qui les accompagnent ?

La sollicitude d'Elzéar ne s'arrêtait pas aux âmes, elle s'étendait aussi aux besoins corporels. Jamais il ne se détourna d'aucun pauvre : sa main et son cœur étaient largement ouverts à ceux qui se présentaient au nom de Jésus-

Christ. Il faisait rechercher secrètement les malheureux, et destinait parfois de larges aumônes même à ceux qui ne demandaient pas. Or, en un temps de disette, comme il avait déjà donné toute la provision de blé, un miséreux se présenta pour en demander. Elzéar ordonna à une femme nommée Stéphanie, qui gardait les clefs du grenier, de faire droit à la requête du mendiant. La gardienne répondit que la provision était entièrement épuisée. « Allez, allez, lui dit le Saint, et cherchez bien, vous en trouverez peut-être. » Par obéissance pour son maître, la servante se rendit au grenier et trouva une grande quantité de blé. — Ce miracle est attesté dans le procès de canonisation d'Elzéar par le frère Giraud Reybaud, religieux de l'Ordre des Frères-Mineurs, qui déclare l'avoir appris de la bouche de la grènetière : *prout eidem dixit custos clavium ipsorum horreorum.* (Acta Sanct., *editio novissima; Saint Elz.*, page 549.)

Le séjour à Puy-Michel fut un temps de paix et de bonheur sans nuage dans la vie de nos dévots chrétiens. Mais, d'après l'auteur anonyme, il ne dura que trois ans. La mort de son père appelait Elzéar en Italie ; plus que jamais le monde allait le ressaisir pour le jeter dans l'agitation d'une cour royale. Pour lui tout spécialement devait se vérifier la vérité de cette parole : *Militia est vita hominis :* la vie de l'homme est un combat.

Pendant l'absence de son époux, Delphine,

aidée des conseils de dame Garsende, s'appliqua à faire régner à Ansouis le même ordre qu'à Puy-Michel, et se révéla organisatrice remarquable, assignant à chacun son office avec discernement. Elle régla d'abord les exercices de ses domestiques. Chaque matin, elle les réunissait à la messe, estimant que cette demi-heure, dérobée au travail, n'appauvrirait pas la maison, et que les récoltes n'en seraient pas moins abondantes, si elles étaient bénies par la Providence, dispensatrice des pluies et des rayons de soleil. A la fin de la journée, tous se rendaient de nouveau à la chapelle, pour entendre le *Salve Regina* et le salut de l'ange, quand il apporta à Marie l'heureuse nouvelle de l'Incarnation du Verbe.

Delphine recommandait instamment la paix, cette paix que Jésus, venant en ce monde, nous annonça comme le premier des biens, et par laquelle il salua si souvent ses apôtres après sa Résurrection. « Mes amis, disait la comtesse à ses gens, cédez quelque chose à votre compagnon, quand même il serait dans son tort ; prenez exemple sur Jésus-Christ qui, tout innocent qu'il était, a pardonné à ses bourreaux les tourments atroces de sa Passion. »

Sous l'habile direction de Delphine, les domestiques devinrent eux-mêmes des modèles de vertu. Aussi quand on apprenait dans la ville d'Apt la mort de l'un d'eux, dit Borély, chacun allait voir sa dépouille, comme celle d'un bienheureux. Telle fut cette femme qui

passa au service des deux époux une grande partie de sa vie, et qui souhaita de reposer après sa mort dans leur tombeau, ce qui lui fut accordé.

Cette femme était probablement Maurine Gauthière, nourrice d'Elzéar, d'après Raphaël. Touchante familiarité ! la servante ne craint pas de demander la même faveur que les membres de la famille de ses maîtres, et ceux-ci acquiescent à son désir.

Souvent on vit les plus dévots des serviteurs de Delphine se priver de leur dîner pour le donner aux indigents. Parfois, d'un commun accord, ils abandonnaient tout leur souper aux pauvres, se contentant de pain et d'eau, à l'imitation de leur maîtresse, qui jeûnait ainsi tous les vendredis.

Humble comme un disciple de saint François d'Assise, Delphine défendait à ses gens de lui donner le titre de comtesse, et, préludant déjà au dépouillement complet qu'elle devait accomplir dans son veuvage, elle se livrait souvent aux plus bas offices de la maison. C'est ainsi qu'elle balayait les chambres, quand elle voyait ses femmes occupées ailleurs, et qu'elle lavait la vaisselle, avec la satisfaction que d'autres mettent à remplir les hautes fonctions auprès des reines et des princesses.

CHAPITRE VI

LA COUR ROYALE ET LE CHEVALIER. — NAPLES ET ROME

Le roi Charles II, dit le Boiteux, cause première du mariage des saints époux, mourut à Naples en l'année 1309, après avoir institué, pour lui succéder sur le trône de Sicile, son fils Robert. Hermengaud survécut peu de temps à son prince. Par son testament, daté du 19 mars 1310, il léguait à son fils aîné Elzéar, non seulement le comté d'Ariano, mais encore la baronnie d'Ansouis, ce qui indique qu'Elzéar de Sabran aïeul était lui-même décédé. Le nouveau comte devait donc partir pour l'Italie, afin de prendre possession d'Ariano, et paraître à la cour de Naples, devoir inquiétant pour Delphine et pénible pour les deux époux ; car les rois angevins déployaient un grand faste.

« On se méprend étrangement, dit Viollet-Leduc, dans son *Dict. du Mobilier* (t. I), quand on se représente cette société du XIV[e] siècle comme vivant, relativement à notre temps, dans un état barbare et grossier ; le contraire serait plus près de la vérité. » Le fard, les joyaux, les étoffes tissées d'or et de soie étaient en usage, et le luxe des festins ne le cédait en rien à celui des vêtements. On jetait des roses

sur la table ; des fleurs couronnaient les vases à boire, aussi bien que les têtes des convives, et le pavé même de la salle était jonché de fleurs et de verdure. Des représentations théâtrales ou des pantomimes appelées *entremets* s'intercalaient entre les services, en sorte que les banquets étaient interminables.

Il faut aussi faire justice de l'opinion qui accuse le moyen-âge de ne pas avoir connu l'usage des bains. Le docteur Cabanès, dans la deuxième série de ses *Mœurs intimes du passé*, et Lecoy de la Marche, dans la *Revue du Monde catholique*, année 1866, ont prouvé la fausseté de cette légende. Au temps de Charlemagne et de saint Louis, comme sous le règne de Charles VII, le bain était connu, pratiqué, et l'on trouvait partout des étuves publiques. Bien plus, les règles du savoir-vivre prescrivaient d'offrir un bain aux hôtes que l'on recevait. Anatole France (qui se serait attendu à ce témoignage ?) en cite un exemple mémorable, se référant au séjour de trois semaines que Jeanne d'Arc fit à Bourges dans l'hôtel du receveur général des finances. Dans ce court espace de temps, Marguerite la Touroulde, femme du receveur, conduisit plusieurs fois la Pucelle aux étuves de la ville.

A l'appui de notre assertion, nous pouvons encore alléguer le vieux proverbe qui formulait les joies populaires en ces termes amusants :

« Veux-tu du plaisir pour un jour ? va au bain ; pour une semaine ? fais-toi saigner ; pour

un mois ? tue un porc. » (*Archives historiques, Académie de Vienne.)*

Ce n'est donc pas au moyen âge que l'usage de l'eau s'est perdu, mais dans la seconde moitié du XVIe siècle, en pleine Renaissance, à cette époque où l'on se piquait de renaître à la civilisation, et le règne de la crasse s'est prolongé dans les temps modernes jusqu'au XIXe siècle.

Mais, ce qui est plus étonnant, c'est que le temps où vivait Elzéar a connu non seulement l'hygiène de l'eau et le luxe, mais encore nos modes les plus audacieuses. En effet, en 1352, sous le règne de Jean le Bon, on vit la princesse Blanche de Bourbon coiffée d'un chapeau tissé d'or de Chypre, parsemé de perles, d'émaux et de grenats, et sur ce monumental couvre-chef était représentée toute une scène champêtre avec un chêne au feuillage épais, des enfants et des animaux divers.

Les princes d'Anjou, ayant conservé les goûts français, ne pouvaient manquer de suivre l'exemple de Paris. Aussi Robert Ier avait-il à sa cour une armée considérable de pages, écuyers, chambellans, serviteurs ou dignitaires. « Toujours magnifique et pompeux, dit l'historien Camera, dans les cavalcades, les banquets, les fêtes et les joutes, il étonnait par son faste : *li faceva stupire chiunque di sua grandezza.* » (*Bienheureuse Delphine*, par la marquise de Forbin d'Oppède.)

La prodigalité de ces rois se manifestait en-

core dans les édifices. Au milieu de ses guerres incessantes, Charles I[er] d'Anjou trouve le temps d'élever à Naples le Castel Nuovo, de poser la première pierre de l'église Saint-Laurent et de commencer la cathédrale Saint-Janvier.

Charles II continue ces deux derniers monuments et commence en Provence la construction de cette église de Saint-Maximin, dont la nef ogivale, toute en hauteur, monte d'un élan sublime vers le ciel, comme la prière de la grande contemplative qui repose dans sa crypte. On avait vu ce dévot à Sainte-Madeleine, alors qu'il était simplement prince de Salerne, s'armer d'une houe et travailler de ses propres mains aux fouilles qui, en 1279, aboutirent à la découverte du tombeau de la Sainte. Le cardinal de Cabassole en écrivit le récit, sur le rapport du roi Robert. (V. Sicard, *Revue du Monde catholique*, 1[er] octobre 1909.)

Philosophe et lettré, Robert I[er], dit le Sage, s'entretenait souvent avec le grand Giotto, pendant qu'il lui faisait peindre la chapelle du château de l'Œuf, à Naples. Il fit élever, près de Castellamare, le palais de Casa-Sana, nommé par la suite Quisisana (*Ici l'on guérit*).

Enfin, en 1325, le duc Charles de Calabre, fils et successeur du précédent, jettera les fondements de la chartreuse de San-Martino, dont le cloître déploie soixante colonnes de marbre blanc sous l'azur profond du ciel de Naples, et regarde à ses pieds le golfe étincelant décrire sa courbe harmonieuse.

Du séjour paisible de Puy-Michel, Elzéar était donc jeté en pleine vie mondaine et brillante ; mais ce nouveau théâtre ne va servir qu'à mettre plus en relief ses qualités et ses vertus.

Raphaël, l'un des vieux biographes de saint Elzéar, nous apprend que lorsque celui-ci se présenta au roi Robert, pour recevoir l'investiture du comté d'Ariano, plusieurs ambassadeurs se trouvaient à la cour. Or le roi faisait *festoyer et traiter moult gracieusement* ses hôtes, et entre autres divertissements, il les convia à une joute. Elzéar, pressé de prendre part à ce jeu, s'excusa d'abord, mais à la fin, sur les instances du roi, il se décida à combattre et l'emporta sur tous les autres jouteurs. C'est pourquoi Robert le fit chevalier.

Et, pendant sa veillée d'armes, alors qu'une foule de soldats et de nobles entraient dans l'église avec des luminaires et passaient joyeusement en sonnant de la trompette et de divers autres instruments, Elzéar, étranger à l'allégresse humaine, était transporté en esprit au milieu de la milice céleste. Plongé dans la contemplation divine, abreuvé de délices spirituelles, il se sentait plus qu'à l'ordinaire poussé à prononcer le vœu de virginité avec son épouse. C'est ainsi que le jeune homme s'élevait des joies passagères et trompeuses de la terre aux joies célestes, seules capables de remplir une âme créée pour Dieu.

Cependant, le service de son prince appelait Elzéar à des combats plus sérieux qu'un assaut

d'armes. Henri de Luxembourg, élu empereur sous le nom de Henri VII, avait d'abord recherché l'alliance de Robert. Mais celui-ci représentait le parti guelfe ou français, tandis que l'empereur était de droit le chef des gibelins ou allemands; les haines qui animaient ces deux factions rendaient donc difficile l'union des deux souverains. Les négociations ouvertes entre eux furent rompues, et Henri en entama d'autres avec Frédéric, roi de l'île de Sicile ou Trinacrie, adversaire désigné de Robert. Les armées ennemies se rencontrèrent à Rome, où l'empereur s'était rendu pour se faire couronner à Saint-Pierre. Avec l'appui des Colonna, les impériaux s'établirent au Capitole et au Colisée. L'armée franco-napolitaine, commandée par Jean de Morée, frère du roi, occupa d'abord le Vatican et le château Saint-Ange, puis s'empara du Capitole et campa sur le Forum. La lutte se prolongea pendant deux mois. Enfin Henri VII, désespérant de parvenir à Saint-Pierre, se fit couronner à Saint-Jean-de-Latran, le 29 juin 1312. La consécration impériale lui fut donnée non par le pape Clément V, qui était en France, mais par trois cardinaux ; après quoi, l'empereur quitta Rome.

Elzéar faisait partie de l'armée française, et Borély, son biographe, le représente *comme un Mars à la tête des troupes*. Barjavel, dans son Dictionnaire historique de Vaucluse, écrit de son côté: « Nommé général des troupes que Robert fit marcher au secours des Romains

assiégés par Henri VII, Elzéar fondit sur les Allemands, les repoussa à la première charge, força l'empereur à la retraite et lui fit perdre la meilleure partie de son armée. »

On rapporte que le comte d'Ariano fut blessé légèrement à la tête par un officier ennemi, qu'il désarma et captura ensuite. Les soldats d'Elzéar, voyant leur général blessé, allaient par représailles immoler le prisonnier, quand le comte, toujours généreux, l'arracha de leurs mains et le mit en sûreté. (*Boze, saint Elzéar.*) Mais comme l'ardeur chevaleresque et guerrière n'était pas éteinte dans l'âme du Saint, il lui arriva de s'abandonner à l'ivresse du combat, ce dont Notre-Seigneur le reprit et le châtia par une rude discipline.

Ainsi Rome expiait dans les horreurs de la guerre ses révoltes contre les Vicaires de Jésus-Christ. Depuis longtemps cette malheureuse ville ne leur offrait qu'un asile précaire et troublé, et le glorieux pape Innocent III lui-même avait dû un moment fuir devant les factions. En 1253, le peuple s'adressa au Bolonais Brancaleone pour mettre un terme à l'anarchie des États de l'Église. Moins paternel que les papes, celui-ci rasa cent quarante forteresses, fit pendre les gentilshommes, tout comme les brigands, et effraya même Innocent IV. Avec Alexandre IV la cour pontificale se transporta à Viterbe ; Urbain IV put à peine, avec le secours de Robert de Flandre, trouver asile dans Orvieto et Pérouse. A la mort de Nicolas IV (1292), la cité fut désolée par

la guerre ; pendant six mois, dit le cardinal de Saint-Georges dans sa Vie de Célestin V, les machines lancèrent des pierres énormes, les coups de bélier trouèrent les maisons, l'incendie embrasa les tours (1). Enfin l'attentat d'Anagni mit le comble aux excès (1303) ; hélas ! la France participait à celui-ci. Colonna justifiait une fois de plus son surnom de Sciarra (*dispute*), et l'Italien l'emportait encore en brutalité sur le Français Nogaret, tandis que Boniface VIII opposait à ses agresseurs une admirable magnanimité.

C'en était trop : l'Italie allait être dépossédée de ses pontifes, et, pendant les soixante-dix ans de l'exil de Babylone, la Ville éternelle, déchirée par les factions rivales, verrait ses ruines s'accumuler.

1. *Histoire de la Papauté au XIVe siècle*, par Christophe, curé de Notre-Dame de Fontaine (Rhône).

CHAPITRE VII

LES PAPES D'AVIGNON

Soit par légèreté dans le choix de leurs informations, soit par jalousie d'Italiens, les Villani sont injustes pour nos papes français, et plusieurs des faits avancés dans leurs *Histoires Florentines* doivent être tenus pour suspects et controuvés. D'autres historiens ont montré plus d'impartialité et d'exactitude. Baluze, notamment, appelle Clément VI un modèle de religion et de modestie: *modestiæ norma, religionis exemplar* (1). En somme, les papes d'Avignon, par leurs vertus et leur mérite, tiennent une place fort honorable et glorieuse dans la série des Souverains Pontifes. (V. Rohrbacher et Kraus.)

Le 14 novembre 1305, dans l'église de Saint-Just à Lyon, Bertrand de Got, archevêque de Bordeaux, ceignit la tiare sous le nom de Clément V. A cette cérémonie assistaient Philippe le Bel, l'élite de la noblesse française, les rois d'Aragon et de Majorque. Avec ce brillant cortège le pape se rendit ensuite à l'église primatiale de Saint-Jean, le roi de France et les princes conduisant tour à tour le cheval du pontife. Comme on descendait la rue du Gourguillon,

1. *Vitæ Pap. Aven.*, t. I.

une vieille muraille chargée de spectateurs, s'écroula, renversant le cheval du pape, tuant ou blessant de nombreux barons et soldats. Les Italiens ne manquèrent pas de voir dans ce fait un funeste présage.

C'est en 1309 que Clément V commença à faire d'Avignon sa résidence. Il mourut cinq ans après à Roquemaure, au retour du Concile de Vienne. Les cardinaux, réunis à Carpentras, pour l'élection de son successeur, en furent violemment expulsés par les neveux du défunt pape et les Gascons à leur solde ; et en 1316, seulement, un nouveau conclave, assemblé à Lyon, donna ses suffrages à Jacques d'Euze qui, sous le nom de Jean XXII, fut couronné dans la majestueuse cathédrale lyonnaise.

Comme Hermengaud de Sabran, Jacques d'Euze avait été l'un des familiers du roi Charles le Boiteux. Il avait dirigé l'éducation de son fils, ce prince Louis qui renonça à la couronne royale pour revêtir la bure franciscaine, ainsi que nous l'a appris son effigie, placée dans la chambre d'Elzéar, à Ansouis. Nommé évêque de Toulouse, Louis d'Anjou mourut à l'âge de vingt-trois ans, dans le palais de Brignoles et, conformément à ses dispositions testamentaires, son corps fut transporté dans l'église des Frères-Mineurs de Marseille. Les papes Boniface VIII et Clément V instruisirent la cause de ce doux enfant de saint François, et Jean XXII publia la bulle de sa canonisation, en 1317. Sa fête se célèbre le 19 août.

Les études et l'Université de Paris trouvèrent un protecteur en la personne de Jean XXII. Attentif à procurer la paix à la chrétienté, il répondit aux désirs de croisade des rois de France et d'Angleterre, en leur conseillant d'abord l'union. Devant l'inaction des princes, les gens du peuple, s'imaginant que la délivrance du Saint-Sépulcre leur était réservée, s'assemblèrent en troupes, comme sous le règne de saint Louis. Bientôt ces nouveaux Pastoureaux se livrèrent au pillage et au massacre des Juifs. En cette occurrence se produisit un fait plus d'une fois répété dans le cours de l'histoire : nous le signalons aux écrivains qui fulminent contre l'intolérance des papes. Jean XXII écrivit au sénéchal de Beaucaire pour l'exhorter à réprimer les excès des Pastoureaux. Officiers et prélats prirent des mesures contre ces pèlerins pillards, qui furent dispersés (1320).

Jean XXII mourut en 1334, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, et eut pour successeur Benoît XII. Austère pour lui et les siens, bon jusqu'à la profusion pour les pauvres, Benoît XII se signala par son amour pour la justice, et mit tout en œuvre pour ramener la paix entre la France et l'Angleterre.

Après sa mort, arrivée en 1342, le siège pontifical fut occupé par Pierre Roger, né à Maumont, dans le Limousin, qui prit le nom de Clément VI. Religieux de l'Ordre de Saint-Benoît, Clément VI avait appartenu à l'abbaye de la Chaise-Dieu (*Casa Dei*), fondée, au XIe siècle, par

saint Robert, et qui fut un moment rivale de Cluny. Sur les confins du Velay, du Forez et de l'Auvergne, se développent de hauts plateaux, couverts de prairies et de bois, par-delà lesquels surgissent, à l'horizon lointain, les pics aigus et dentelés du Puy. C'est dans ce site d'une sauvage grandeur, à l'altitude vivifiante de 1.090 m., qu'est placée l'abbaye, veuve hélas ! aujourd'hui de ses moines, mais conservant une fière allure, avec sa haute tour clémentine couronnée de mâchicoulis, son cloître et sa robuste église d'un gothique pur et sévère.

Le nouveau pape, continuant l'attitude conciliatrice de son prédécesseur entre l'Angleterre et la France, réussit par deux fois à faire signer une trêve entre les belligérants, celle de Malestroit en 1343 et celle qui suivit la prise de Calais. Mais aux malheurs de la guerre vinrent s'ajouter les horreurs de la peste noire (1348). Les Juifs, accusés d'avoir corrompu l'air et les eaux, furent victimes de la fureur populaire. Clément VI prit leur défense; il lança deux bulles à cet effet et ordonna aux évêques de publier une sentence d'excommunication contre ceux qui oseraient les inquiéter. Malgré ces appels énergiques à la justice et à la raison, les vexations et les sévices contre les malheureux Israélites continuèrent, surtout en Allemagne ; Mayence se signala tristement par la mort violente de milliers de victimes. L'intervention bienfaisante du pape ne produisit de résultats que dans Avignon et le Comtat Venaissin ; par

la sollicitude des Souverains Pontifes, Avignon devenait, ainsi que Rome, le *paradis des Juifs.*

Clément VI fut pourtant l'un des plus attaqués parmi les papes français : serait-ce à cause du contraste que sa magnificence et ses réceptions formaient avec l'austérité de son prédécesseur? Quoi qu'il en soit, la cause de l'art avait tout à gagner à cet amour du beau, puisque c'est à Clément VI que nous devons la plupart des décorations du Palais des Papes.

Presque en même temps que s'élevait ce monument de force et de beauté, les remparts construits, comme le château, en belle pierre polie, au ton clair et chantant, encerclaient la ville dans le gracieux feston de leurs mâchicoulis. De toutes parts surgissaient églises et monastères, palais cardinalices, tours et flèches, dont les cloches innombrables emplissaient l'air de sons joyeux ou graves. La ville débordait sur la rive droite du Rhône, et Villeneuve se couvrait aussi de monuments.

Artistes, poètes, théologiens et grammairiens se pressaient à la cour pontificale. Pétrarque y représentait la poésie ; le grand Simone di Martino et Matteo Giovanetti de Viterbe, la peinture ; Jean de Paris sculptait le tombeau de Jean XXII ; Pierre Poisson et Jean de Loubière, maîtres d'œuvre de Benoît XII et de Clément VI, laissaient sur le château l'empreinte de génies ignorés. La présence des papes avait fait d'Avignon la capitale des arts et des lettres.

En 1348, Clément VI avait acheté de la reine

Jeanne Ire, la propriété d'Avignon pour quatre-vingt mille florins. Il mourut en 1352, après avoir désigné pour lieu de sa sépulture sa chère abbaye de la Chaise-Dieu, où son corps fut transporté en un somptueux cortège. Sous la voûte solitaire de l'église abbatiale, le tombeau de Clément VI est resté, comme un témoin d'une gloire aujourd'hui disparue. Mais les huguenots ne respectèrent ni la mort ni le lieu saint. On lit en effet, dans le Dictionnaire de Vaucluse, par Barjavel : « En 1562, suivant Papire Masson et les MM. de Sainte-Marthe, les huguenots pillèrent la Chaise-Dieu et jouèrent avec la tête de Clément VI ; de Curton fit faire une coupe du crâne. Mais, suivant Fornery (Hist. civ. msc. Carp.), ils se contentèrent (!) de mutiler les figures du tombeau et mirent en pièces la balustrade. » — Toujours victimes, n'est-il pas vrai ? ces pauvres calvinistes !

A Clément VI, le Magnifique, succéda, en la personne d'Innocent VI, un pape ami de la simplicité, réformateur de la cour, protecteur des gens de lettres. Il eut lui-même pour successeur, en 1362, le grand et saint pontife Urbain V.

Guillaume de Grimoard, tel était le nom du nouveau pape, devait en effet illustrer la chaire de Pierre autant par sa sainteté que par son intelligence et la prodigieuse activité qu'il déploya dans son pontificat de huit années seulement. Il était né, vers 1310, au château de Grisac, dans le diocèse de Mende. Au dire de Borély, sa naissance fut d'abord regardée comme une ma-

lédiction, car l'enfant n'était qu'une masse informe de chair. Mais Elzéar de Sabran se trouvait à Grisac, et, à sa prière, Dieu donna la forme humaine au petit être, qui eut son sauveur pour parrain.

Grimoard était depuis peu de temps abbé de Saint-Victor, de Marseille, quand le Sacré-Collège l'éleva sur la chaire pontificale. Il commença par rétablir l'ordre dans Avignon. Les nombreux serviteurs des cardinaux se livraient à des excès de toute sorte ; le maréchal du palais en fit pendre un assez grand nombre pour inspirer aux autres une crainte salutaire.

Les guerres incessantes, les ravages de la peste, le relâchement de la discipline avaient dépeuplé les couvents et entraîné la décadence des mœurs religieuses. Le pape s'attache à réformer le clergé et les moines. Il donne l'exemple, en conservant sur le siège apostolique l'austérité d'un ascète, ne mangeant que le soir pendant le Carême et l'Avent, jeûnant au pain et à l'eau plusieurs fois par semaine, en temps ordinaire. Continuellement, des malheureux sont logés et nourris chez lui.

Mortifié dans sa personne, Urbain V se montre au contraire prodigue pour les édifices sacrés ; la beauté des temples du Seigneur lui est chère, et non moins chère la science des serviteurs de l'Église.

Il concède de nouveaux privilèges aux universités de Montpellier, Toulouse, Bologne, Paris, et pourvoit à la dépense de mille écoliers

dans tous les genres d'études. (V. Baluze.) « Il est à désirer, disait-il, et je désire vivement que les savants abondent dans l'Église. » — Bel exemple, entre mille, de l'obscurantisme catholique! — Enfin, au milieu de ces grands travaux, le pape trouvait le temps de songer aux plus humbles de ses sujets et de doter quantité de filles pauvres.

En l'année 1367, Urbain V put enfin satisfaire son désir de rétablir la résidence pontificale à Rome. Il s'arrêta à Viterbe, dont les habitants mutinés le tinrent, pendant cinq jours, assiégé dans la citadelle. Ce singulier souhait de bienvenue était, il faut en convenir, de nature à justifier le séjour des papes à Avignon. Heureusement ce ne fut qu'un incident, et, au mois d'octobre, Urbain V fit une entrée triomphale à Rome. Il y reçut la reine Jeanne de Naples, à laquelle il remit la rose d'or; l'empereur d'Occident, Charles IV; et l'empereur d'Orient, Jean Paléologue, qui abjura le schisme grec, en 1369.

Mais la guerre s'étant rallumée entre les rois de France et d'Angleterre, le pape crut devoir quitter Rome pour travailler plus efficacement à rétablir la paix entre ses enfants. A peine de retour à Avignon, il tomba malade et expira, le 19 décembre 1370, après avoir commandé d'ouvrir les portes de l'appartement, afin de laisser à tous les fidèles la liberté de voir comment les papes meurent. Son corps, déposé d'abord à Notre-Dame des Doms, fut ensuite, comme il l'avait désiré, transporté et inhumé à

Saint-Victor de Marseille. En 1870, Pie IX a confirmé le culte que l'on rendait à ce saint pontife.

Pierre Roger de Beaufort, neveu de Clément VI, élevé sur la chaire de saint Pierre, sous le nom de Grégoire XI, fut le digne successeur d'Urbain. Il siégea d'abord à Avignon, puis, sur la fin de son pontificat, à Rome, où il mourut en 1378. Avec lui se clôt la série des papes qui résidèrent à Avignon avant le schisme.

Ce que fut le gouvernement des papes et des légats qui leur succédèrent, nous en trouvons l'écho dans un dialogue cité par André Hallays, critique d'art des *Débats*. La scène se passe, en 1789, entre milord M... et M. L.-P. Bérenger, membre des Académies de Toulon, Marseille, Vaucluse, Lyon, etc. Celui-ci, considérant la modicité des impôts payés par les habitants du Comtat Venaissin, le bas prix des denrées, la douceur des mœurs, la richesse du sol, coupé de canaux parfaitement aménagés, déclare qu'il regarde ce pays *comme une des plus heureuses contrées du monde.*

CHAPITRE VIII

VENGEANCE CHRÉTIENNE ET CHARITÉ

Nous avons dû anticiper sur l'ordre chronologique des faits, pour ne pas interrompre la succession des papes d'Avignon, qui remplissent un rôle important dans notre récit. Revenons à Elzéar. En l'appelant en Italie, l'héritage paternel ne devait pas servir uniquement à lui attirer la gloire humaine; il le mettait en outre aux prises avec des difficultés qui allaient manifester sa grandeur d'âme.

Les règnes guerriers, comme ceux des deux premiers rois angevins de Sicile, sont peu appréciés du peuple, et, d'autre part, le gouvernement d'Hermengaud semble avoir été plutôt dur. Les gens d'Ariano, placés en face d'un jeune et nouveau seigneur, crurent-ils l'occasion bonne pour échapper à sa domination? Toujours est-il que, pendant trois ans, ils poursuivirent Elzéar de leurs outrages; ils allèrent jusqu'à lui tendre des embûches. Outré de cette conduite, Philippe, prince de Tarente et frère du roi Robert, offrit au comte d'Ariano de pendre et mutiler un certain nombre de rebelles pour ramener les autres à l'obéissance. Mais cette méthode radicale n'eut pas le don d'agréer au charitable seigneur; son cœur, pétri

de miséricorde, se refusait à traiter ainsi des frères en Jésus-Christ, fussent-ils des révoltés; ce n'est pas par la crainte mais par la douceur qu'il voulait régner. Dieu récompensa sa patience, et le moment vint où ses sujets, non seulement l'honorèrent comme leur seigneur, mais encore l'aimèrent comme un père.

Ce ne fut pas le seul exemple de modération que donna Elzéar. Nommé maître justicier de l'Abruzze citérieure, et ne pouvant quitter l'Italie, il manda Delphine auprès de lui, et, dans une certaine circonstance, il se montra magnanime au point d'étonner son épouse elle-même, si habituée qu'elle fût à la pratique de la vertu.

Des lettres calomnieuses avaient été jadis adressées à Hermengaud pour le pousser à déshériter Elzéar. Elles tombèrent entre les mains du saint comte, qui les mit sous les yeux de Delphine. Celle-ci demanda à son époux s'il les avait montrées aux accusateurs, afin de les humilier et de les exciter au repentir. Elzéar fit une réponse où se révèle un oubli vraiment héroïque des injures. « Je leur pardonne entièrement et de tout cœur, dit-il, et, bien loin de leur faire voir ces lettres, je veux leur laisser ignorer ma découverte; car, s'ils la connaissaient, ils seraient déjà punis, et je serais pour eux l'objet de suspicions perpétuelles. En détruisant les libelles, je mets ces hommes dans l'impossibilité d'être informés. »

Le comte fit mieux encore. A quelque temps de là, ayant rencontré dans une fête le principal

auteur de la calomnie, il le combla d'honneurs et, l'introduisant dans sa chambre, il lui donna des effets précieux de sa garde-robe, ce qui était alors regardé comme une faveur marquée.

Personne d'ailleurs, même parmi ses familiers et ses domestiques, ne vit jamais Elzéar irrité ou impatient. Delphine, le trouvant toujours calme et souriant devant les résistances et les injures, lui dit : « Quel homme êtes-vous donc, Elzéar, pour ne pas vous troubler et vous emporter? Quel tort feriez-vous aux méchants qui vous offensent injustement, si vous vous montriez parfois courroucé contre eux? — Delphine, répondit le comte, à quoi sert la colère? Sachez qu'il m'arrive de ressentir de l'indignation contre mes agresseurs; mais aussitôt je reporte ma pensée sur les injures souffertes par Jésus-Christ, et je me tiens ce langage : Alors même que tes serviteurs t'arracheraient la barbe et te donneraient des soufflets, tu devrais les supporter, à l'exemple du Sauveur qui, tout innocent, fut traité bien plus ignominieusement. Et je ne cesse de méditer sur les outrages de sa Passion, jusqu'à ce que mon cœur soit complètement apaisé. Dieu m'a fait cette grâce singulière d'aimer mes ennemis, après leurs sévices, autant et plus qu'auparavant, et de prier pour eux d'une façon toute spéciale. » Ces paroles laissèrent Delphine profondément édifiée et remplirent son âme d'une douceur céleste.

Le moyen âge avait pourvu largement à l'as-

sistance des pauvres et des malades. Au XIII[e] siècle, on comptait 1.900 léproseries dans la chrétienté (Mathieu Pâris, *Hist. Angliæ.*) Nous voyons Alphonse, frère de saint Louis, faire des aumônes à 67 léproseries dans le midi de la France (1).

Le nombre des établissements de bienfaisance était si considérable, que le métier de pauvre devint fort lucratif. C'est pourquoi saint Louis prescrivit une enquête sur ceux qui l'exerçaient. Elzéar, de son côté, dans ses commandements, excluait les paresseux de ses distributions de blé.

Mais s'il bannissait les faux mendiants, le saint comte montrait une sollicitude fraternelle pour les membres souffrants de Jésus-Christ. Tous les jours, il lavait les pieds à douze pauvres et lépreux, les baisait au visage et, après les avoir restaurés, il les renvoyait avec de larges aumônes. Or il arriva, dans le comté d'Ariano, qu'étant parti pour chasser et ayant envoyé devant lui ceux de sa compagnie, à l'exception de son barbier et d'un chevalier, Elzéar dirigea ses pas vers une léproserie où se trouvaient six malheureux affligés d'une lèpre grave. Quelques-uns, tout défigurés, étaient horribles à voir; leurs lèvres corrodées et dévorées laissaient à nu les mâchoires. Sans se laisser rebuter par ces plaies hideuses, le pieux chevalier salue les malades, s'informe de leur

1. *Archives de l'empire*, série J, n° 319. V. Lecoy de la Marche, *Revue du monde catholique*, 1866.

état et, s'inclinant sur ces visages repoussants, il les baise avec amour. Et voilà que sous ce baiser la lèpre disparaît, et la maison se remplit d'un suave parfum. Le comte fait une aumône à ses protégés, et pendant qu'il s'éloigne, un brillant rayon de feu s'étend de sa tête jusqu'à la léproserie.

Comparez ce chevalier du XIVe siècle, habile aux passes d'armes, valeureux capitaine, tout imprégné de la charité de Jésus-Christ, aux païens de l'époque des Césars, d'une civilisation raffinée, et pourtant prenant plaisir à des jeux sanguinaires comme les combats de gladiateurs. Quelle différence de niveau moral ! Or cette douceur de mœurs que nous ont léguée tant de siècles de christianisme, nous en vivons encore ; les libres-penseurs eux-mêmes en subissent l'influence quand, par exemple, ils viennent au secours des victimes des inondations ou autres fléaux. Ils ont beau qualifier leur geste d'altruisme, de philanthropie, pour masquer son origine, c'est un reste de la charité apportée au monde par Celui qui a dit : « Aimez-vous les uns les autres. »

CHAPITRE IX

ASCENSION CONTINUE DE DEUX AMES

Elzéar, ayant obtenu du roi Robert un congé de deux ans, se rendit avec son épouse en Provence. Tous deux, en la compagnie de dame Garsende, passèrent à Ansouis la solennité de Pâques, occupés à contempler les joies de la Résurrection, avec la glorieuse Vierge Marie, avec Madeleine, les saintes Maries Jacobé et Salomé et les Apôtres. Puis, en la fête de sainte Madeleine, ils entendirent dévotement la messe dans la chapelle et reçurent le sacrement de l'Eucharistie. Garsende, infirme, ne put assister au saint sacrifice, et, comme Elzéar tenait à rendre cette seconde mère témoin de son serment, les deux époux se rendirent dans sa chambre. Là, sous ses yeux ravis, en présence aussi d'Alasacie, sœur de Delphine, et d'Isnard, fils de Garsende, à l'exclusion de tous autres témoins, Elzéar, à genoux, les mains jointes sur le missel, prononça le vœu de virginité en ces termes : « Seigneur Jésus-Christ, de qui procède tout bien et tout don, voici un pécheur fragile et infirme qui, sans un secours spécial de votre grâce, ne peut garder la continence ni la chasteté. Mais, confiant en votre aide toute particulière, je

voue et je promets à vous même, à la glorieuse Vierge et à tous les saints, de vivre chastement toute ma vie et de conserver la virginité que votre clémence a gardée en moi jusqu'à ce jour, et, pour rester fidèle à cette promesse, je suis prêt à souffrir toutes les tribulations et peines et même la mort corporelle. »

Après lui Delphine renouvela ce même vœu, qu'elle avait déjà fait en secret. Enfin Isnard à son tour se lia par un engagement semblable. Alors Garsende, remplie d'une joie spirituelle, s'écria : « Gloire au Dieu tout-puissant, qui m'a fait voir ce que j'ai tant désiré. Maintenant je mourrai heureuse, n'ayant pas d'autre souhait à faire en ce monde. » Les aspirations de cette fidèle servante de Dieu furent exaucées et, pleine de mérites, elle quitta peu de temps après cette pauvre terre. Son corps, revêtu de la bure de saint François, fut enseveli dans l'église des Frères-Mineurs d'Apt. Les saints époux assistèrent à ses derniers moments, ainsi qu'à ses funérailles, et une vision la leur montra couronnée de la gloire céleste.

Abraham Bzovius, continuateur des Annales Ecclésiastiques du cardinal Baronius, écrit ce qui suit (tome XIV): « Peu de temps après (son retour d'Italie), Elzéar prononça le vœu de virginité avec son épouse Delphine, vœu auquel il resta toujours fidèle, tous deux ayant embrassé le Tiers-Ordre de Saint-François, ce qui eut lieu dans le château d'Ansouis. » Les vieux écrits ne mentionnant pas cette admission au

Tiers-Ordre, l'auteur bollandiste Suyskens ouvre à ce sujet une longue discussion. La Vie manuscrite de Bödeken nous apprend, il est vrai, qu'Elzéar récitait chaque jour l'office divin selon le rite de l'Église romaine; mais, si l'on peut voir dans ce fait une indication, on ne saurait le considérer comme une preuve suffisante. Cependant, comme il est constant que le comte d'Ariano fut enseveli dans l'habit de Tertiaire, Suyskens pense qu'il fut affilié au Tiers-Ordre franciscain, sinon plusieurs années avant sa mort, du moins dans sa dernière maladie.

Nous serons plus affirmatif, et nous pensons qu'Elzéar était fils de saint François dès l'année 1317, car son testament lève toute incertitude. Ce document, écrit à Toulon, le 18 juillet, l'an 1317 de l'Incarnation de Notre-Seigneur, débute par ces mots : « Au nom du Christ et de la glorieuse Vierge », et, après un préambule de pure forme, il renferme, comme première disposition, celle qui suit : « D'abord nous choisissons pour la sépulture de notre corps, quand il nous arrivera de mourir, le couvent des Frères-Mineurs d'Apt et nous voulons, ordonnons et disposons que, quel que soit le lieu de notre mort, dans le délai d'un an à compter de notre décès, notre corps soit transporté audit couvent des Frères-Mineurs d'Apt et y soit inhumé. Et nous voulons et ordonnons qu'à notre mort nous soyons revêtu de l'habit des Frères-Mineurs, et que notre dépouille soit disposée, portée et ensevelie avec le même habit et la même

ordonnance de deuil qui sont employés pour les Frères de cet Ordre, sans aucun autre parement ou ornement dessus ni dessous notre corps (1). »

Une disposition aussi impérative ne peut émaner que d'un Tertiaire.

Après tout ce que nous venons de narrer, nous ne serons pas étonnés de voir cette âme délicate s'élever à la plus haute spiritualité dans son amour pour le Sacré-Cœur. Une de ses lettres nous en donne le témoignage. Comme il était à Montpellier et que son séjour s'y prolongeait un peu, Delphine lui envoya de Puy-Michel un message pour s'informer de son état. « Je suis en bonne santé, répondit Elzéar, et si vous désirez me voir, cherchez-moi dans la plaie du côté droit de Jésus-Christ. C'est là que je fais ma demeure et que vous pourrez me trouver; ailleurs, vous me chercheriez en vain. »

Ne croirait-on pas entendre parler le docteur séraphique, saint Bonaventure, plutôt qu'un homme de guerre et un ministre d'État! Ame privilégiée, ô noble Elzéar, comme Ranuccio Pico, l'un de vos biographes, a raison de vous nommer le saint courtisan, *il Cortigiano santo!* Vous saviez que le Cœur de Jésus est la cité de refuge contre les séductions de la cour, le lieu de repos dans les agitations mondaines,

1. « Et volumus ac etiam ordinamus quod in obitu nostro induamur habitu Fratrum Minorum ; et sicut fratres dicti Ordinis, in eorum obitu, de habitu et luctu ordinantur, ita et nos de habitu et luctu ordinemur », etc.

l'oratoire de choix pour l'âme pieuse. A ce trait nous reconnaissons en vous un digne enfant du grand favori du Sacré-Cœur, qui, sur l'Alverne, mérita, par son ardent amour, d'avoir le côté transpercé, comme le divin Crucifié.

CHAPITRE X

RÉFORMATEUR DU PRINCE ET AVOCAT DES PAUVRES

L'an 1317, le comte d'Ariano, ayant fait son testament à Toulon, s'embarqua avec son épouse pour Naples. Elzéar, maître justicier de l'Abbruzze citérieure, et Delphine, amie de la reine Sanchie, comptaient parmi les seigneurs les plus considérables de la somptueuse cour napolitaine. Cependant, tout en s'acquittant des devoirs imposés par leur rang, ils continuaient à mener leur vie d'oraison, de pénitence et de charité.

Bientôt la première dignité du royaume était conférée à Elzéar. Cet événement fut motivé par le départ du roi Robert, qui, en compagnie de la reine, conduisit une armée navale à Gênes, menacée par le duc de Milan, à la tête des gibelins. De Gênes, Robert, attiré par l'amitié du pape Jean XXII, se rendit à Avignon, pour y séjourner plusieurs années. Or, en quittant Naples, le roi avait eu soin de se substituer dans le gouvernement du royaume son fils Charles, duc de Calabre, surnommé l'Illustre, et de lui adjoindre, comme ministre et conseiller, le comte d'Ariano.

Trop souvent les princes, comme le peuple souverain d'ailleurs, trouvent autour d'eux des

courtisans empressés à flatter leurs caprices et leurs passions. Tout autre fut le rôle d'Elzéar auprès du jeune duc de Calabre. Celui-ci, nous dit le vieil hagiographe, était de mœurs dissolues et habitué aux propos légers. Le sage conseiller le prit à part et lui dit : « Il ne convient pas qu'une personne de qualité royale écoute ou se permette des paroles déshonnêtes : les entretiens dépravés corrompent les bonnes mœurs. Aussi l'intégrité du langage et de la conduite est-elle le plus beau lustre d'un homme haut placé. » Ce discours et d'autres semblables, et sans doute aussi l'exemple du ministre lui-même, firent tant d'impression sur l'esprit du prince qu'un changement rapide s'opéra en lui, au grand étonnement de son entourage. « Le seigneur duc, disait-on, est complètement changé. » Et d'autres ajoutaient : « C'est que le comte d'Ariano lui a parlé. » Et dès lors personne n'osa plus, en présence du prince, se permettre des mots déplacés.

Or, les nobles et les inférieurs voyant l'ascendant du comte sur l'esprit de son élève, se mirent à honorer un si puissant ministre, et plusieurs qui avaient quelque affaire à la cour, s'adressaient d'abord à Elzéar, lui offrant les uns du drap d'écarlate ou des onces d'or, les autres des joyaux et choses précieuses. Mais l'intègre conseiller, sachant que les présents obscurcissent la vue de quiconque les accepte, les refusait impitoyablement. Et quand les personnes de sa famille lui faisaient remarquer

qu'il pouvait bien sans scrupule recevoir quelques dons en récompense de ses travaux, il répondait : « Cela pourrait être une occasion de scandale et d'injustice ; c'est pourquoi je veux opposer à toutes les offres un refus catégorique. ». Or, un jour qu'étant revenu de la cour, il se livrait dans sa chambre à la méditation. Alasacie, entrant par hasard, l'entendit prononcer ces paroles : « Seigneur, vous me devez dans le paradis cent onces d'or et deux pièces d'écarlate. » La religieuse, étonnée, lui ayant demandé la signification de ces paroles, le Saint répondit : « Aujourd'hui j'aurais pu avoir ces présents ; mais je les ai refusés pour l'amour de Dieu. »

Il ne s'en tint pas là. Mais ayant remarqué que les affaires litigieuses des pauvres gens restaient longtemps en souffrance, il demanda au duc la faveur de se charger de leurs causes. Le duc y consentit avec bienveillance. Le miséricordieux avocat fit alors faire un sac spécial pour recevoir les plaintes et suppliques des indigents, et, quand il passait dans les rues et les places, les malheureux l'abordaient par troupes. En outre, ils assiégeaient la porte de sa maison en si grand nombre qu'Elzéar et les siens avaient de la peine à s'ouvrir un passage à travers leurs rangs pressés. Les affaires de ces clients, peu recherchées d'ordinaire, étaient instruites en toute diligence ; le charitable avocat en écoutait l'exposé avec patience, et, le dépouillant des circonlocutions superflues dont l'émaillaient ces

médiocres orateurs, il en donnait un résumé substantiel au duc et aux officiers de justice, en sorte que les causes étaient promptement terminées.

A ce sujet, le vieil hagiographe nous fait assister à une scène unique dans les annales du barreau. Elzéar vient de se laver les mains et se met à table. Il est à présumer que, dans son hospitalière demeure, les pauvres ont leurs grandes entrées, car, à cette heure particulièrement inopportune, un rustre se précipite dans la salle, et, comme un créancier qui réclame son dû : « Seigneur, dit-il, qu'avez-vous fait de ma supplique? » A cette grossière apostrophe, que va répliquer Elzéar? Loin de s'irriter et de faire expulser l'audacieux, il lui répond avec bénignité : « Attendez un peu, avant de dîner je veux expédier votre affaire. » Se levant aussitôt, il se rend au palais, en rapporte la réponse sollicitée, et alors seulement il s'estime en droit de prendre son repas.

Par cette patience, par cette charité, le Saint thésaurisait pour le ciel, se souvenant de cette parole de Jésus-Christ : « Tout ce que vous faites à l'un de ces petits, c'est à moi que vous le faites. » C'est ainsi qu'Elzéar donnait à Naples le même spectacle admirable que saint Louis avait offert à la France, quand, sous le chêne de Vincennes, il rendait la justice aux faibles et aux opprimés.

CHAPITRE XI

AMBASSADEUR EN FRANCE

Au commencement de l'année 1323, Catherine d'Autriche, duchesse de Calabre, mourut à Naples sans laisser de postérité. Le roi Robert, inquiet de voir son fils sans enfants, songea immédiatement à lui donner une seconde femme en la personne de Marie de Valois, sœur de celui qui, cinq ans plus tard, allait devenir roi de France sous le nom de Philippe de Valois. Leur père, Charles de Valois, avait été capitaine général du pape Boniface VIII. Il assistait à Lyon au couronnement de Clément V, et tenait, avec le duc de Bretagne, les rênes du cheval du pontife, quand se produisit la chute du mur dont nous avons parlé. Le duc fut tué et le comte de Valois, grièvement blessé. Pour négocier ce mariage, Robert manda Elzéar auprès de lui, à Avignon. Celui-ci aspirait à se décharger du poids des affaires publiques. « Si je reviens de France, disait-il à Delphine, je veux, autant que je le pourrai, abandonner ces occupations temporelles qui nous séparent de l'union divine, et fixer notre demeure à Ansouis, afin qu'éloignés du tumulte du monde, nous puissions goûter plus pleinement les douceurs spirituelles. »

Elzéar ne pouvait cependant refuser la mis-

sion royale. Il s'embarqua donc avec son épouse pour la Provence. Ce fut peut-être dans le cours de cette traversée qu'eut lieu la terrible tempête dont parle le vieil historien. Le navire démâté allait à la dérive sur les flots, et les passagers, se croyant perdus, poussaient des gémissements douloureux. Elzéar, confiant en Dieu, restait impassible devant le danger. Cependant, par le plus grand des prodiges, le vaisseau parvint au port, et le comte se mit à reprocher à ceux de sa maison leurs cris et leurs larmes, qui témoignaient de leur peu de confiance en la protection céleste. « Vous qui faites le censeur, lui répondit Delphine, n'avez-vous pas craint la mort en ce péril extrême ? — Depuis que Dieu m'a visité dans le château de Sault, dit Elzéar, je suis prêt à recevoir la mort sur mer comme sur terre, sous quelque forme qu'elle se présente, et, quand je vois le danger prochain, j'offre mon cœur à Dieu, en lui disant : « Seigneur, si vous « avez décrété de punir quelques-uns d'entre « nous, tournez votre colère contre moi, pécheur « ingrat, et pardonnez aux autres. » Cette prière n'a jamais manqué de m'apporter une grande consolation. »

Elzéar se trouvait avec le roi Robert dans la ville d'Avignon, un jour de fête (nous ne savons dans quelle circonstance). Il se préparait à recevoir le corps sacré de Notre-Seigneur, et la messe allait commencer, quand Robert le fit mander auprès de lui. Elzéar pria le prêtre d'attendre son retour, sortit de la chapelle, et se

rendit à cheval, en compagnie du roi, au palais du pape, lequel était assez éloigné. A son retour, le comte d'Ariano pria l'officiant de célébrer le saint sacrifice, et reçut dévotement la communion. Ainsi son âme restait tellement unie à Dieu, que tout ce qu'il avait vu et entendu soit en chemin, soit au palais, n'avait pu le distraire de l'acte pieux qu'il voulait remplir en ce jour.

Ayant laissé la comtesse d'Ariano à Avignon, Elzéar se rendit à Paris, où il s'acquitta de sa mission d'ambassadeur (1) avec le soin qu'il apportait en toutes ses fonctions, sans se départir d'ailleurs de ses œuvres de piété habituelles et de ses visites aux malades.

Ici se place un fait singulier rapporté par Raphaël et Borély. Elzéar se trouvait dans la rue Saint-Jacques, quand vint à passer un prêtre qui paraissait porter le saint viatique. Toutes les personnes présentes s'agenouillent; le comte seul reste debout et se contente de saluer le prêtre. Cette attitude, en apparence irrespectueuse, du dévot ambassadeur ne pouvait manquer de causer de l'étonnement et quelque scandale. Le fait parvient aux oreilles de l'évêque de Paris, qui mande Elzéar en son palais, et, le

1. Les archives des Bouches-du-Rhône possèdent la curieuse procuration par laquelle Charles l'Illustre, duc de Calabre, donne pouvoir au comte Elzéar de Sabran, au grand sénéchal de Gambatezza et à deux chanoines d'Aversa, de contracter, en son nom, avec la princesse de Valois, un seul des mandants pouvant acter, à défaut des autres (v. Forbin d'Oppède).

prenant à part, le prie de lui expliquer son étrange conduite. Le comte réplique qu'il n'a pas agi sans motif, ainsi qu'on le verra en faisant appeler le prêtre. Celui-ci se présente à son tour, sur l'ordre de son évêque, et, sommé de dire ce qu'il portait au jour indiqué, il répond, les larmes aux yeux : « Hélas ! Monseigneur, pardonnez-moi mon crime. Je reçus, il y a peu de jours, la confession d'un marchand, à qui je refusai d'apporter le saint viatique, parce qu'il ne voulait pas restituer le bien qu'il détenait injustement. Mais les parents du marchand m'ayant menacé de mort, si je persistais dans mon refus, je crus pouvoir tourner la difficulté en portant au malade une hostie non consacrée. » A cette déclaration inattendue, le scandale qu'avait pu causer le comte d'Ariano se change en admiration. Quelle est donc, disait-on, la sainteté d'un homme que le ciel favorise ainsi de ses révélations !

CHAPITRE XII

MORT ET FUNÉRAILLES D'ELZÉAR

Les désirs de retraite du comte d'Ariano ne devaient pas être satisfaits ; il fallait à ce vaillant soldat du Christ, la mort du combattant dans le feu de l'action. Pendant que les cours de France et d'Anjou se préparaient à célébrer le mariage qui allait unir deux de leurs enfants, Elzéar tomba gravement malade, et, sentant sa fin prochaine, il fit appeler à son chevet le Père François Mayronis, son compatriote, alors supérieur de la maison des Frères-Mineurs, à Paris. Chaque matin, le malade entendait la messe dans sa chambre; il recourait souvent au sacrement de Pénitence, et montrait dans ses souffrances une patience inaltérable. Enfin, soit par une inspiration divine, soit sur l'ordre de son confesseur, il révéla à ceux qui l'entouraient le secret de sa vie, en ces termes : « *Salvatus est homo malus per mulierem bonam.* » Et il commenta ainsi ce texte : « Homme mauvais que je suis, j'ai été sauvé par la vertu d'une épouse que je laisse vierge, comme je l'ai reçue. »

Pour le purifier sans doute des plus légères souillures, Dieu permit que, dans son agonie, il eût à supporter une lutte terrible contre les démons; il en sortit vainqueur par les mérites de

l'Incarnation et de la Passion de notre Sauveur Jésus; son visage, d'abord contracté par ce combat intérieur, reprit ensuite sa sérénité, et il expira le 27 septembre 1323, à l'âge de trente-huit ans, revêtu de l'habit et de la corde des Frères-Mineurs. La mort n'eut pas le pouvoir d'imprimer son stigmate sur les traits de ce prédestiné, qui demeurèrent sans altération dans leur calme beauté. Témoin de ses derniers moments, un jeune seigneur débauché ressentit une si vive douleur de ses péchés, qu'il voulut les confesser de suite, ce qu'il fit, dans une chambre à part, avec grande dévotion, en versant des larmes abondantes.

Pendant que ces événements se passaient à Paris, la comtesse d'Ariano résidait, ainsi que nous l'avons dit, à Avignon. Or, ce même jour, 27 septembre au matin, Barthélemie, la fidèle suivante, pénétrant dans la chambre de sa maîtresse, trouva cette dernière toute en pleurs. Elle lui demanda la cause de son affliction. « Hélas ! répondit Delphine, mon cher époux est mort. » Et, comme Barthélemie refusait de croire à cette nouvelle, que toute la cour ignorait à Avignon. « Il est très certain, ma fille, reprit la comtesse, que votre bon maître est mort, priez Dieu pour lui; j'ai tout perdu, et vous avez fait vous-même une bien grande perte. » Plusieurs jours après, arrivait le courrier apportant de Paris la nouvelle du décès et confirmant, à l'étonnement général, la révélation de la comtesse.

Le corps d'Elzéar fut d'abord inhumé ou déposé dans l'église des Frères-Mineurs à Paris. Mais nous avons vu que, par son testament, le saint comte avait choisi pour lieu de sa sépulture le couvent franciscain d'Apt. Le P. Mayronis se mit donc en devoir de satisfaire ce désir. Raphaël et Borély accompagnent la translation de faits prodigieux qui ne sont mentionnés ni dans la Vie de Bödeken, ni dans la supplique adressée au pape Jean XXII, quatre ans seulement après la mort d'Elzéar, par le clergé et le peuple d'Apt. Le silence de ce dernier document est d'autant plus significatif qu'Antoine Pagy lui donne pour auteur Mayronis lui-même, qui, d'après Borély, accompagna le corps de son saint pénitent de Paris à Apt. Aussi les Bollandistes rejettent-ils les récits de Raphaël et de Borély sur ce point. Ces gracieuses légendes témoignent tout au moins de l'amour avec lequel nos pères se plaisaient à tresser des guirlandes fleuries autour de la dépouille de leurs chers bienheureux.

C'est à ce titre que nous les relatons.

Or donc, à l'approche du corps de saint Elzéar, les cloches d'Avignon se sont d'elles-mêmes ébranlées en signe d'allégresse. Oui, sonnez, cloches de Notre-Dame des Doms, pour accueillir le dévot serviteur de la Vierge Marie ; sonnez, carillonnez sous la main des anges, voici l'époux angélique de l'angélique Delphine ; sonnez, carillonnez, cloches d'Avignon et cloches d'Apt, voici un fils de Provence dont les vertus, mieux

que les plantes aromatiques, ont parfumé la terre provençale. A la voix des cloches s'unit la voix des enfants, chers à Jésus. « Vive le Saint, disent-ils, vive le Saint! » et ils courent au pont de saint Bénézet, où ils rencontrent la litière chargée de la glorieuse dépouille. A cette vue, les joyeuses acclamations redoublent, et le peuple en foule se presse sur le pont pour admirer et vénérer le précieux fardeau. Mais voici que, dans cette affluence extrême, un enfant est tombé dans le Rhône. Le père désolé se met à genoux devant le corps de saint Elzéar, en demandant à Dieu d'épargner le petit innocent, mort pour avoir voulu honorer son serviteur. A cette prière, les eaux du fleuve s'ouvrent et livrent passage à l'enfant, qui aborde sain et sauf au rivage. Ce miracle est représenté sur l'un des fragments du tombeau reproduits au château d'Ansouis.

La dépouille sacrée fut déposée, dit-on, momentanément dans l'église de Saint-Didier d'Avignon, qui était alors desservie par les Frères-Mineurs. Puis le cortège triomphal se rendit à l'Isle-sur-Sorgue, et de là en la ville d'Apt, où le corps du comte d'Ariano fut inhumé dans l'église des Frères-Mineurs. Ce glorieux tombeau fut illustré par des miracles si éclatants que, dès l'année 1327, Mayronis rédigeait la requête demandant au pape Jean XXII la canonisation de celui auquel la voix populaire donnait déjà le nom de saint.

CHAPITRE XIII

LE PASSEREAU ÉCHAPPÉ AU FILET DU CHASSEUR

A peu de distance d'Ansouis, mais de l'autre côté de la vallée et sur le versant méridional du Luberon, était situé le château de Cabrières d'Aigues. C'est le lieu solitaire que Delphine, abîmée dans son affliction, avait choisi pour y pleurer l'époux sitôt ravi à son amour. Comme Rachel, elle ne voulait point être consolée. A la douleur que lui causait la séparation s'ajoutait la crainte que le bien-aimé n'eût à expier, dans les flammes du purgatoire, les fautes auxquelles n'échappent point les âmes les plus pures. Les prières de la comtesse, celles qu'elle demandait aux églises et aux couvents, les aumônes qu'elle distribuait pour le repos d'un être si cher, ne parvenaient pas à calmer ses inquiétudes.

Un jour que, dans la chapelle du château, elle implorait avec larmes la miséricorde divine, elle vit une grande clarté et entendit une voix qui lui reprochait son peu de confiance, en ces termes : « Delphine, vous avez tort de vous montrer inconsolable de mon absence. Eh quoi ! vous plaignez-vous de mon bonheur ? Sachez que Dieu m'a fait miséricorde et que je suis hors de tout danger. *Laqueus contritus est, et nos liberati sumus.* » La comtesse ayant de-

mandé l'explication de ce verset de l'Écriture Sainte, la même voix reprit : « Ces paroles s'appliquent à vous aussi bien qu'à moi-même; à moi qui, délivré des liens de la terre, suis en possession de la liberté des élus ; à vous qui, dégagée des chaînes du mariage, n'avez plus qu'à servir Dieu et à l'aimer. » Ce langage, à la fois sévère et tendre, fit descendre un calme bienfaisant dans l'âme troublée de la comtesse ; elle en garda le souvenir pendant tout le reste de sa vie.

Voulant traduire en acte le conseil qu'elle avait reçu, elle résolut de briser complètement les liens qui pouvaient l'attacher au monde, en faisant l'abandon de ses biens aux pauvres. Le projet était d'autant plus méritoire que ses possessions étaient considérables. En effet, par son testament, Elzéar ne se contentait pas de rendre à son épouse ce qu'elle lui avait apporté en dot, et notamment Puy-Michel, dont le revenu annuel était de douze cents florins d'or (1). Il y ajoutait les châteaux et terres de Cabrières et de Robians sans aucune charge, et, dans sa tendresse attentive, prévoyant le cas où Delphine éprouverait quelque trouble dans ses possessions, il ordonnait à son héritier de prendre en mains la défense de la comtesse, de se charger des frais des procès à soutenir pour elle et de les conduire à leur terme. Nombreux étaient

1. M. Blancard, archiviste des Bouches-du-Rhône, évalue le florin d'or à onze francs environ de notre monnaie.

les legs faits aux églises paroissiales et aux couvents des Frères-Mineurs. Les compagnons et serviteurs, Isnard Alphand, Guy de Cavaillon, Bertrande Barthélemie, etc., n'étaient pas oubliés; Raymond Nicolas de Lourmarin, le cuisinier, avait pour sa part vingt-cinq livres et son habitation à Cucuron, sa vie durant. Enfin Elzéar instituait comme héritier universel son frère consanguin, Guillaume, fils d'Hermengaud et d'Élise des Baux.

Telles étaient en abrégé les dispositions du testament déposé à Toulon chez maître Nicolas Cornille, notaire, dont une copie est conservée à la bibliothèque de Carpentras (mss. de Peiresc). Ce document nous révèle une fois de plus le sens pratique et prévoyant d'un homme dont l'entretien habituel était dans le ciel.

Guillaume Henricy, juge mage de Provence, consulté par Delphine sur son projet, lui fit observer que l'autorisation du roi était nécessaire pour aliéner les terres seigneuriales placées sous le haut domaine royal, et l'engagea, pour lever la difficulté, à se présenter en personne devant Robert. Cette démarche obligeait Delphine à se rendre à Naples, où la famille royale résidait depuis le mariage du duc de Calabre avec Marie de Valois.

La comtesse partit donc, accompagnée de sa sœur Alasacie, de Bertrande Barthélemie et du gentilhomme Isnard Alphand. A son arrivée, le roi voulut lui faire préparer un appartement dans le palais ; mais elle refusa, et choisit dans

la ville une habitation des plus modestes, voulant faire sa cour non pas à leurs majestés royales, mais aux pauvres et aux malades des hôpitaux. Son exemple, ses entretiens pieux avec la reine exercèrent l'influence la plus heureuse; on vit les débauchés faire pénitence, et les dames, en grand nombre, se livrer aux visites de charité.

Enfin Delphine exposa son désir au roi, lui demandant son agrément pour la vente des terres nobles, dont elle voulait distribuer le prix aux pauvres. A cette requête, Robert fit des objections graves, au nom de l'État, qui allait ainsi perdre l'appui des deux familles considérables de Signe et de Sabran. Mais la comtesse insista et, appuyée par la reine, elle finit par obtenir le consentement désiré.

CHAPITRE XIV

NOCES MYSTIQUES AVEC LA PAUVRETÉ

Il existe, au centre de l'Italie, une région privilégiée où la lumière est douce, où la nature est pleine d'harmonie et de sérénité. Dans la plaine, la haute coupole de Sainte-Marie-des-Anges abrite le précieux joyau de la Portioncule. Sur la colline, se développent les murailles, les tours et les campaniles d'Assise, et, dominant la double rangée d'arcades du couvent, la basilique silhouette dans le ciel ombrien ses lignes architecturales. Elle se compose de deux églises superposées et d'une crypte renfermant le corps vénéré de saint François. L'église supérieure, svelte et légère, irradiée d'abondantes clartés, chante le triomphe et la joie des bienheureux. L'église inférieure, sombre, aux arceaux lourds et surbaissés, rappelle les travaux, les angoisses et les luttes du chrétien sur la terre. Elle est toute peuplée cependant de visions célestes, et, dans ces demi-ténèbres, si une gerbe de rayons vient nimber une tête d'ange ou de saint, la figure semble s'animer comme pour vous parler.

A la décoration de cette basilique ont travaillé les grands primitifs de Florence et de Sienne : Cimabué, Simone Martini, avec leur haute distinction; Giotto, avec son sentiment

si dramatique. Les fresques de la chapelle de Sainte-Madeleine nous montrent, en diverses scènes : les saintes Maries et leurs compagnons abordant en Provence, Madeleine recevant la communion des mains de saint Maximin, Madeleine enlevée par les anges (1). Les quatre triangles de la voûte qui couronne le maître-autel sont ornés de quatre compositions de Giotto, figurant le triomphe du Saint et les trois vœux religieux. L'une d'elles représente le mariage de saint François avec la Pauvreté, épouse en vérité peu séduisante : sa robe nuptiale en haillons s'embarrasse dans les épines ; un enfant lui jette une pierre, un autre la frappe d'un bâton, tandis qu'un chien la harcèle de ses aboiements. Oui, mais les témoins de ses noces sont des anges, et Notre-Seigneur lui-même préside la cérémonie.

C'est à ce même spectacle que la comtesse d'Ariano va nous faire assister, et, comme pour mieux en souligner la grandeur, il aura pour cadre le ciel de Naples et le golfe enchanteur, où tout invite à la jouissance.

1. Charles Dulac, le peintre mystique célébré par Huysmans, fait remarquer ce fait intéressant dans ses Lettres (Librairie Bloud, page 147). La venue de Madeleine et des saintes Maries en Provence n'est donc pas une simple tradition locale, mais une tradition catholique, puisqu'un peintre italien en fait le sujet de ses tableaux, dans l'un des monuments les plus remarquables qui aient été construits en Italie, au moyen âge. Ces fresques, attribuées d'abord à Buffalmacco de Pise, ont été ensuite reconnues pour être de Giotto ou de son école.

Nous avons dit que le roi Robert avait fait élever, près de Castellamare, une villa, que la salubrité du site avait fait nommer Casasana. A ce palazetto était jointe une chapelle dédiée à sainte Marie-Madeleine. Or, on lit dans le procès commencé pour la canonisation de Delphine ce qui suit (art. 20 et 22) : Un jour, dans la chapelle de Casasana, avant de recevoir la sainte Eucharistie, Delphine, à genoux devant le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, que le prêtre tenait entre ses mains, voulut renoncer expressément à toutes les choses du monde, et c'est pourquoi elle prononça, avec une ardente dévotion, les paroles suivantes : « Devant vous, mon adorable Sauveur, devant votre sainte Mère et toute la cour céleste, librement et par amour pour vous, je renonce à tous mes biens temporels, aux soins et aux pompes de ce monde, maintenant et pour toujours. Je m'offre et m'abandonne à vous, mon Sauveur, qui pour moi vous êtes dépouillé de tout sur la croix ; je ne veux plus rien posséder sur la terre, si ce n'est vous seul, qui êtes le partage des âmes saintes. Tout ce que j'ai et tout ce qui pourra me revenir, je le laisse aux pauvres, et je veux que tout leur soit distribué... »

O digne enfant du Poverello d'Assise, Jésus et sa divine Mère bénissent votre union mystique avec la pauvreté, les anges vos frères vous assistent en témoins ravis d'admiration, et saint François votre père tressaille d'allégresse !

Étant rentrée dans sa chambre, Delphine

appela ceux qui lui étaient restés attachés et, se mettant à genoux devant eux, elle leur dit : « Vous savez, vous mes amis et fidèles serviteurs, quelles grâces singulières j'ai reçues du Seigneur ; vous savez comment il a brisé tous les liens qui m'attachaient au monde. Vous n'ignorez pas que Dieu m'a souvent pressée de renoncer aux biens temporels, et cependant j'ai préféré suivre ma sensualité ; mais la miséricorde divine n'a pas compté mes péchés. Je veux donc me dépouiller de tout et mettre mon unique espérance dans le secours d'En-haut. Si Dieu vous donne la volonté de faire de même, je m'en réjouirai. Mais si tel n'est pas votre désir, je pourvoirai à vos besoins, en vous distribuant une partie de mes biens ; toutefois ce que je vous aurai remis devra, à votre mort, retourner aux pauvres, vrais propriétaires aujourd'hui de mon avoir. S'il vous plaît de nous laisser dans cette maison, ma sœur la religieuse et moi, que ce soit pour l'amour de Dieu, et comme de pauvres femmes recueillies par charité, que vous pourrez renvoyer à volonté. Je ne suis donc plus votre maîtresse, mais une étrangère ou une compagne que vous hébergez au nom de Jésus-Christ. »

Cet humble langage arracha des larmes d'attendrissement à ceux qui l'entendaient, et la plupart des femmes que Delphine avait emmenées en Italie, voulurent rester auprès d'elle et partager son indigence.

La sublime mendiante accomplit son vœu de

pauvreté avec une rigueur capable de donner le frisson à notre sensualité moderne, et l'on vit l'amie de la reine Sanchie, la belle comtesse d'Ariano, chargée d'une besace et vêtue de la grosse étoffe appelée *bureau*, parcourir les rues de Naples d'abord, puis celles d'Apt, en demandant l'aumône. Les humiliations, dont elle était avide, ne lui manquèrent pas dans cette nouvelle situation. A Naples, des jeunes gens la suivaient pour la railler et allaient souvent jusqu'aux outrages. Un jour l'un d'eux, la montrant du doigt, demande quelle est cette bigote qui gueuse par la ville. Dans les rues d'Apt, un jeune garçon lui tire la langue, et, comme la mère de l'insolent veut le frapper, celui-ci s'enfuit en criant : « Ah ! la béguine folle ! » Le chanoine André Durand, voulant éviter à Delphine de tels affronts, lui conseille de recevoir l'aumône chez elle, au lieu de quêter de porte en porte, et la comtesse de répondre : « C'est pour moi une vraie satisfaction d'être traitée suivant mes mérites, quand je pense que Jésus-Christ innocent a souffert toutes les injures. »

Delphine avait été rappelée en Provence par son cousin Elzéar de Villeneuve, évêque de Digne, et par le juge-mage Henricy, qui estimaient sa présence nécessaire pour la vente de ses biens. Elle y procéda dès son arrivée, regrettant que ses mandataires ne l'eussent pas déjà fait, en son absence. Elle réserva seulement, sur les legs d'Elzéar, quarante-cinq onces

d'or, pour les distribuer à ses serviteurs, proportionnellement à leurs services.

Une fois encore, sur les instances de la reine Sanchie, Delphine dut retourner à Naples. Charles de Calabre et Marie de Valois étaient morts prématurément l'un et l'autre, laissant deux filles en bas âge. Robert lui-même s'éteignit pieusement en 1343, après un règne de trente-trois ans. Comme la plupart des dévots personnages que nous rencontrons dans ce récit, il appartenait au Tiers-Ordre de Saint-François, dont le prestige était alors considérable. Dans l'épitaphe que Pétrarque composa pour lui, on lit cet éloge pompeux :

Hic sacra magnanimi requiescunt ossa Roberti,
Mens cœlum generosa petit, nunc gloria regum
Interiit, nostrique ruit decor unicus œvi.

« Ici reposent les restes sacrés du magnanime Robert ; au ciel est son âme généreuse, avec lui la gloire des rois a péri, la splendeur unique de notre siècle s'est éteinte. »

Avant de mourir, Robert avait désigné comme héritière de la couronne la fille aînée de son fils Charles, cette Jeanne Ire, dont la vie fut si orageuse, en lui adjoignant un conseil de régence, à la tête duquel était la reine Sanchie. Mais Jeanne, soumise à des influences ambitieuses et frivoles, ne tarda pas à se débarrasser de cette tutelle. Sanchie distribua ses biens aux pauvres et, sous le nom de Sœur Claire, prit la bure franciscaine dans le monastère de Sainte-Croix,

à Naples, où elle vécut environ dix-huit mois dans une très exacte observance de la Règle. (V. Honoré Bouche.) Après sa mort, arrivée en 1345, Delphine regagna la Provence pour ne plus la quitter.

CHAPITRE XV

DOCTEUR ET THAUMATURGE

Pendant les quinze dernières années de sa vie, Delphine résida habituellement dans la ville d'Apt. Elle occupait, en dehors de l'enceinte, près du pont jeté sur le Calavon, une chambre contiguë au couvent des Cordeliers et à la chapelle où reposait le corps de son bienheureux mari. Depuis lors, le lycée s'est installé sans scrupules dans les bâtiments conventuels, de même que le sous-préfet se prélasse dans le palais élégant qui, au XVIII[e] siècle, fut l'évêché, et des fracs étriqués et sans gloire gravissent les degrés de l'escalier à double rampe, qu'effleurait jadis la robe aux larges plis des hommes d'église.

Toujours avide de mortifications et désirant échapper à l'affluence des visiteurs que sa vertu lui attirait dans sa demeure d'Apt, Delphine se réfugia de nouveau à Cabrières, et là elle s'enferma dans une chambre du vieux château pour y mener la vie de recluse. Cette cellule étant contiguë à la chapelle, on y avait pratiqué une fenêtre qui ouvrait sur le lieu saint et permettait à Delphine de faire ses dévotions; une autre ouverture lui servait à recevoir ses aliments du dehors. Mais ses infirmités ne lui per-

mirent pas de prolonger sa réclusion, et ses directeurs l'obligèrent à retourner dans la cité aptésienne, où d'ailleurs elle exerçait un apostolat des plus féconds.

Delphine, en effet, avait, depuis sa jeunesse, suivi, avec la docilité la plus délicate, toutes les impulsions de la grâce divine, et maintenant, épurée par le sacrifice, illuminée par la contemplation des choses célestes, par la lecture de la Bible, des homélies de saint Grégoire, des soliloques de saint Augustin, elle était parvenue sur les sommets de la sainteté. Dieu la récompensait dès ce monde en lui communiquant, avec le don du miracle, une science surnaturelle. Beaucoup venaient la trouver, les uns pour s'instruire et s'édifier, les autres afin de procurer le soulagement ou la paix à leurs âmes souffrantes et troublées, et Dieu sait si ces pauvres âmes sont nombreuses. Delphine alors se faisait catéchiste, expliquait la doctrine chrétienne, parlait avec attendrissement de l'amour de Jésus pour les hommes, excitait à la pénitence et, comme Dieu lui avait donné de lire dans les consciences, ses exhortations et ses enseignements étaient tellement adaptés aux besoins des auditeurs qu'ils produisaient des fruits merveilleux.

André Durand remplissait souvent l'office d'introducteur dans l'humble domicile, dont le seuil était plus assiégé par la foule que celui d'un palais, et il put constater que Delphine mettait le doigt sur les plaies morales avec au-

tant de précision que si elle les avait eues sous les yeux. A l'issue d'une audience pendant laquelle les visiteurs s'étaient bornés à écouter les avis de la sage conseillère, André, surpris de cette attitude passive, demanda aux auditeurs pourquoi ils n'avaient pas soumis leurs doutes à la comtesse : « Je n'ai pas eu cette peine, répondit l'un d'eux, car Madame a dissipé tous mes ennuis, aussi bien que si je les lui avais exposés. »

Marie d'Evenos, femme de Giraud de Simiane, était tellement adonnée à la vanité qu'elle passait parfois jusqu'à trois heures le matin à étudier son visage dans une glace. Heureusement il lui arriva d'entendre la comtesse d'Ariano discourir sur la beauté de notre âme : « C'est l'image de Dieu, disait-elle, conservons avec une attention jalouse cette ressemblance, et pour cela évitons de donner à notre corps des soins immodérés, car ils terniraient l'éclat de l'âme immortelle. » Delphine tint sur ce sujet un langage si approprié aux dispositions de Marie d'Evenos, que celle-ci, profondément remuée, renonça dès lors à ses fadaises pour adopter un genre de vie plus modeste et plus digne d'une chrétienne.

Nombreuses sont les conversions de ce genre dues à Delphine ; mais le cas de la petite Huguette Dupuy est particulièrement suggestif. Cette jeune fille de quinze ans possédait une chevelure magnifique, qui faisait son orgueil et risquait de causer sa perte. Comme elle se trou-

vait en visite avec sa mère chez la comtesse, celle-ci lui parla de ses cheveux comme de véritables liens avec lesquels le démon tient attachées les filles vaniteuses. Le sermon produisit un tel effet, que, sur l'heure, Huguette alla trouver la religieuse Alasacie, la priant de couper le royal mais dangereux ornement de sa jeune tête. Elle fit par la suite vœu de pauvreté et de virgimité, et se mit à accompagagner la comtesse dans ses quêtes à travers les rues de la ville.

Delphine ne se contentait pas de modérer le luxe des mondaines. A sa voix, on voyait les ennemis se réconcilier, les pauvres étaient secourus, les sacrements plus fréquentés; en un mot, Apt s'amendait. Cette influence s'étendait jusqu'aux couvents, dans lesquels Delphine ramena plus d'une âme tiède à la ferveur. Tel fut le résultat des relations fréquentes et amicales qu'elle entretenait avec les religieuses du monastère de Sainte-Croix et celles de l'abbaye de Sainte-Catherine. Ce dernier couvent, bâti à l'extrémité de la ville, étendait son jardin jusqu'à la tour de l'Hôpital, que l'on voit encore aujourd'hui couronnée de mâchicoulis et ceinte de verdure ; c'est un beau reste des fortifications élevées, en 1349, par ordre de la reine Jeanne.

Dieu avait en outre imparti à la comtesse d'Ariano des lumières surnaturelles sur les mystères de la foi. Le Frère Mayronis, surnommé le Docteur illuminé, le P. Michaëlis,

de Nîmes, d'autres encore étaient stupéfaits de l'entendre traiter les questions les plus ardues avec la compétence d'un Père de l'Église. Bien plus, sa haute science reçut le témoignage du magistère suprême, lorsque Delphine se rendit à la cour pontificale pour la canonisation d'Elzéar. Le pape Clément VI, ayant eu avec elle un entretien sur la Très Sainte Trinité, déclara, en plein Consistoire, qu'il n'avait jamais entendu théologien au monde parler avec tant de facilité et d'assurance.

Enfin le don des miracles achevait de consacrer la sainteté de Delphine. Dans le procès commencé pour la canonisation de la Bienheureuse, Frère Reybaud déposa du fait suivant, pour l'avoir entendu raconter par Mayronis et par le P. Pastor, qui fut ensuite cardinal. Une femme nommée Thibaude, de Saint-Saturnin, près d'Apt, avait depuis six ans le visage affligé d'une fistule à l'aspect repoussant. Elle vint trouver Delphine et la pria de faire le signe de la croix sur son ulcère : « Hélas ! répondit l'humble comtesse, je ne puis rien pour vous soulager ; retirez-vous donc, chère amie, et Dieu vous bénisse. » La malade cependant ne se tint pas pour battue et, prenant adroitement la main de Delphine, elle la porta sur son mal, qui disparut à l'instant.

Une fillette du diocèse de Digne avait le visage rongé par un horrible cancer. Sa mère la conduisit à Cabrières, au temps où la comtesse y séjournait. Mais comme celle-ci, mortifiée des

hommages que lui attiraient ses guérisons, en prenait occasion pour se livrer ensuite à des macérations très dures, ses serviteurs refusèrent d'introduire les deux visiteuses. Après être restée quatre jours dans le village, la mère, lasse d'attendre, demanda seulement de l'eau dans laquelle Delphine s'était lavé les mains, et en fit une ablution sur le visage de sa fille, qui fut guérie par ce simple contact. L'eau miraculeuse fut remise par la religieuse Alayette ou Alasacie, en présence de Catherine Dupuy, qui assura avoir vu l'enfant délivrée de son mal. Guillaume de Sabran, frère d'Elzéar, rapporte de son côté qu'étant en compagnie de M. d'Agoult, comte de Sault, il rencontra la miraculée et sa mère à leur retour de Cabrières.

Ces faits et d'autres du même genre que nous pourrions citer expliquent pourquoi les foules accouraient à celle qui guérissait les plaies du corps, aussi bien que les maladies de l'âme. Certain dimanche, le chanoine Durand vit aux abords du couvent des Cordeliers une troupe d'aveugles, d'épileptiques, de boiteux et autres impotents, qui le prièrent de leur procurer accès auprès de la sainte comtesse. Celle-ci, fort affligée, s'écria : « Misérable créature que je suis ! n'ai-je pas sujet de m'attrister du concours des malades et des applaudissements qu'on me donne comme à une sainte, tandis que je marche peut-être à grands pas vers les peines éternelles, si Dieu ne me fait miséricorde. Ils

m'appellent la sainte comtesse, et je suis la plus grande pécheresse du siècle. »

Comment Delphine pouvait-elle se croire une grande pécheresse ? Saint François d'Assise va nous l'apprendre pour elle. En effet, à une question de même nature que lui posait son compagnon, le Père Séraphique répondit : « Je suis convaincu que si le plus grand des pécheurs avait reçu les mêmes grâces que moi, il en aurait mieux profité et en aurait eu plus de reconnaissance. Et, au contraire, je crois fermement que si Dieu retirait sa main de moi un instant, je tomberais dans les désordres extrêmes. C'est pourquoi je me regarde comme le plus grand et le plus ingrat des pécheurs. » Voilà quels sentiments sait inspirer l'humilité aux grandes âmes.

CHAPITRE XVI

ROLE SOCIAL DE DELPHINE

Le milieu du XIVe siècle est marqué en Provence par des troubles sanglants. Robert de Duras ou Durazzo s'est emparé par surprise de la ville et du château des Baux. Ce poste redoutable commande le massif des Alpilles, au fond duquel s'ouvre le val d'Enfer qui, d'après Mistral, aurait inspiré à Dante la peinture de son *Inferno*. Robert transforme le nid d'aigles en nid de vautours : il s'abat sur la Provence, qu'il pille et ravage. Pour mettre fin à ces excès, le grand sénéchal Foulques d'Agoult vient mettre le siège devant la place et en expulse les usurpateurs, en 1355.

Mais ce n'est là qu'un premier acte de la guerre, car elle ne tarde pas à renaître, et cette fois avec les seigneurs des Baux qui, pour venger deux des leurs tués en Italie, ont l'horrible pensée d'appeler à leur aide Arnaud de Cervoles, dit l'Archiprêtre, et ses Gascons ou Tuchins. Ces bandes de mercenaires couvrent la Provence de sang et de ruines.

En cette extrémité, la reine Jeanne s'adresse au comte d'Armagnac, et achète ses services en lui cédant, par lettres patentes, la propriété de Brignoles. Vainement le député de la ville pro-

teste contre cette aliénation. Le sénéchal approuve les lettres patentes, pour éviter un plus grand danger et peut-être la destruction totale tant de la ville que des comtés de Provence et de Forcalquier, preuve terriblement éloquente des ravages exercés par les Gascons. (V. Honoré Bouche.)

Pour sauver Avignon du pillage, le pape Innocent VI dut compter vingt mille florins à l'Archiprêtre et quarante mille écus à une autre bande de mercenaires. Détail typique ! Quand ces routiers traitaient avec des gens d'église, ils avaient soin de stipuler, dans leurs marchés, l'absolution des censures encourues par eux, tant était grand l'empire de la foi, même sur les âmes les moins scrupuleuses !

Sur l'avis de Guillaume de Sabran, Delphine, en ce temps, quitta son domicile d'Apt, situé en dehors de la ville, et par conséquent trop exposé aux incursions de l'ennemi ; elle résida donc momentanément soit à Cabrières, soit à Ansouis. Pendant son séjour en ce dernier refuge, les défenseurs de l'ordre s'étant emparés de quelques Gascons, le peuple, furieux des violences qu'il subissait et sans égard pour des prisonniers désarmés, les précipita dans un puits de plus de quarante mètres de profondeur. De grosses pierres furent jetées pardessus, et tous les malandrins périrent, à l'exception d'un capitaine nommé Durand Arnaud. Celui-ci avait appris que la châtelaine du lieu était si élevée en dévotion que Dieu la favorisait

du don des miracles. Pendant qu'on le liait pour le lancer dans l'abîme, il se recommanda à elle de tout cœur, promettant de s'amender si elle le tirait du péril. Il demeura enseveli sous les pierres du lundi matin au mercredi soir. Soudain le puits s'illumine, la sainte comtesse apparaît au malheureux et détache ses liens, tandis qu'une voix lui ordonne de se lever et de sortir. A ses appels, quelques villageois se penchent sur l'orifice du puits, voient le malheureux et l'entendent demander miséricorde. On lui tend une corde, et il est retiré sain et sauf. Fidèle à sa promesse, le rescapé se retira d'abord dans l'ermitage de Notre-Dame de Clermont, au terroir d'Apt, puis dans un couvent, où il mourut pieusement.

Ce sauvetage se passa en présence de l'évêque de Monte-Corvino, d'Aldéric de Tarente et de Jean de Sabran, neveu de la comtesse, qui en firent dresser acte. La peinture s'en est emparée, et il figure parmi les scènes qui décorent le gradin et les à-côté de l'autel consacré aux saints époux dans l'église d'Ansouis. D'autre part, dans le château, leur chambre est précédée d'une petite galerie, au-dessous de laquelle se trouve une cour très étroite, avec un puits : celui du Gascon peut-être.

La guerre des Baux fournit encore à la charité de Delphine une autre occasion de s'exercer. Bertrand des Baux et Raymond d'Agoult étaient sur le point d'en venir aux mains à Cavaillon. La comtesse d'Ariano l'apprend, son

cœur saigne à la pensée des malheurs qui fondent sur ses parents et sur son pays. Sans se laisser arrêter par ses infirmités, elle se fait transporter auprès des deux adversaires, et leur parle avec tant de force et de douceur qu'elle obtient leur réconciliation.

Ce fut une trêve bienfaisante ; mais hélas ! la Provence n'était pas encore pacifiée. En 1357, nous trouvons le sénéchal assiégeant dans son castel des Baux le comte d'Avellino, et, six ans plus tard seulement, la paix est signée entre ce dernier et la reine Jeanne. La fière cité qui trônait sur l'Alpille, parfumée de férigoule, est devenue humble village; mais son ancien éclat est attesté par les ruines mélancoliques et charmantes qui couvrent la montagne : pans de murs aux formes étranges, façades aux élégantes moulures. Les monuments de l'orgueil humain sont périssables ; seuls les saints, en travaillant pour Dieu, savent produire des œuvres immortelles.

Cette science, Delphine la possédait excellemment. Deux ans seulement avant sa mort, nous la voyons s'intéressant à l'une des formes les plus populaires de l'action moderne. M. l'abbé Théolas, d'Apt, au concours duquel nous nous plaisons à rendre hommage, en produit deux témoignages authentiques. Il a découvert, dans les brèves de Laurent Laurent, notaire à Apt, actuellement étude de M[e] Pondicq, deux actes des 12 et 21 décembre 1358, aux termes desquels la comtesse d'Ariano reçoit des paysans,

en quête de grains pour la semence. Ces pauvres cultivateurs n'ont aucun crédit; Delphine cependant écoute leur demande, et, après en avoir éprouvé la justesse, la transmet à Raymond Brunenchi, le trésorier, qui aussitôt délivre les semences nécessaires. Ce bon trésorier sait pertinemment que la comtesse tend la main pour vivre et ne possède aucun bien pour répondre du prêt, mais il fait traite sur sa sainteté reconnue.

Au XIVe siècle, les Aptésiens possédaient donc une sorte de caisse rurale, dans laquelle Delphine remplissait l'office de secrétaire et de caution.

Ajoutons ce détail tout à l'honneur de nos pères, que le prêt était fait sans intérêt. On se rendait charitablement service, laissant à Dieu le soin de faire fructifier le tout.

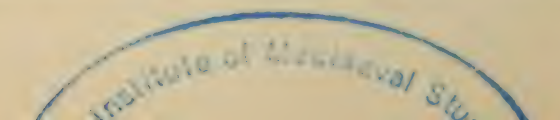
« N'est-ce pas simplement admirable, s'écrie avec raison M. Théolas, et pouvons-nous ne pas être heureux et fiers de trouver, en plein moyen âge, une caisse rurale fonctionnant dans notre chère cité aptésienne, et, présidant à son existence, la douce figure de celle que la reconnaissance populaire appelait la bonne comtesse et que nous saluons humblement aujourd'hui sous le nom de sainte Delphine ! » (Revue de Sainte-Anne d'Apt, 1er novembre 1908.)

CHAPITRE XVII

MORT ET FUNÉRAILLES DE DELPHINE

Les dernières années de la comtesse d'Ariano furent des années de douloureuse maladie, supportée avec une patience sans égale. « Ah! disait-elle, si nous connaissions le prix des souffrances, nous les achèterions au marché, si c'était possible, comme on y achète les choses précieuses. » Delphine était revenue habiter sa petite masure d'Apt, voisine du tombeau de son cher époux, et, sur son lit de douleur, elle continuait son apostolat, comme du haut d'une chaire éloquente, en même temps qu'elle se faisait lire l'Écriture Sainte et surtout la Passion de Notre-Seigneur. Vers la fin de l'année 1360, l'état empira, et, aux yeux de cette chrétienne avide du ciel, l'heure de la délivrance prochaine parut comme une aurore lumineuse. Deux jours avant sa mort, l'évêque d'Apt, Elzéar de Pontevès, son parent, lui apporta les derniers sacrements.

Recueillons pieusement les paroles suprêmes de cette bouche sainte. A un prêtre de Vins, qui l'engageait à implorer le secours de son ange gardien et à chasser toute crainte, Delphine répond avec calme : « Celui-là n'a rien à craindre qui s'en va dans la maison de son père. » Puis, dans



sa filiale confiance, s'adressant à ce Père céleste : « *Domine*, dit-elle encore, *Domine, aperi nobis*. Seigneur, ouvrez-moi la porte de votre royaume, pour que j'y trouve le repos éternel. »

Afin de soutenir les forces de la malade, maître André, son confesseur, qui était à la fois prêtre et médecin, lui fit donner un oubli trempé dans le vin, puis lui demanda si elle ne voulait pas autre chose : « Non, répondit-elle, je ne veux plus rien que Dieu. » Sur ces mots, elle fut réunie à l'objet de son amour le 26 novembre 1360. Elle était âgée de soixante-dix-huit ans environ, et en avait passé trente-sept dans le veuvage.

Rien que Dieu! ces mots résumaient la vie entière de Delphine, car elle avait immolé à Dieu tout ce que le monde recherche et estime. Sa haute naissance jetait sur ses pas jouissances et plaisirs ; elle avait préféré le renoncement et la *bonne* souffrance. Ses richesses, elle s'en était dépouillée, après quoi on l'avait vue donner aux malheureux, même sur son indigence, et leur faire l'aumône fleurie du pauvre (*aumorno flourido*), suivant la gracieuse expression provençale. Sa jeunesse, sa beauté, Delphine les avait consacrées au Seigneur, et maintenant le Seigneur était sa récompense magnifique, et les anges accueillaient comme une sœur cette âme angélique, en lui disant : « Venez, épouse de Jésus-Christ ; *veni, sponsa Christi.* » Et la terre elle-même retentissait de leurs chants d'allégresse.

En effet, deux heures après sa mort, le corps de Delphine, revêtu de la robe franciscaine, fut transporté dans le monastère de Sainte-Catherine, et, à ce moment, un concert suave remplit les airs. Les témoignages, sur ce fait merveilleux, abondent dans le procès-verbal dressé en vue de la béatification. Le Frère Giraud Reybaud apporte ceux des PP. Albert Manent et Bertrand de Clermont, qui accompagnaient le corps. De son côté, Louis Manent, de la ville d'Apt, déclare avoir entendu de ses propres oreilles la céleste harmonie, ayant été présent à la translation.

A son tour, Marie d'Evenos affirme devant les commissaires apostoliques, que, le 26 novembre au soir, alors qu'elle se trouvait dans sa chambre, elle entendit, aussi bien que les femmes de sa compagnie, un grand nombre de violons. Supposant que la sérénade est donnée par les musiciens ordinaires de son mari, elle le fait appeler et lui reproche, en un jour de deuil pour la ville et pour leur maison, de se divertir comme si on était en carême prenant : « Je suis trop affligé par cette mort, répond Giraud de Simiane, pour l'oublier si tôt, et je serais le premier à châtier les insolents qui penseraient à se réjouir. » On s'informe auprès des histrions, et leur chef répond qu'ils n'ont pas eu l'idée de jouer, et ne l'auraient pas pu d'ailleurs, ayant laissé leurs instruments à Caseneuve. M. de Simiane ne s'en tient pas là, et dépêche à la découverte son écuyer, qui par-

court les rues de la ville sans trouver de musiciens. Maîtres et serviteurs, comprenant alors que l'harmonie est toute céleste, se mettent aux fenêtres, montent même sur les toits de la maison pour mieux en jouir.

Or, toute la ville accourait à la chapelle de Sainte-Catherine, afin de contempler les restes vénérés et de leur rendre hommage. La curiosité poussa une femme de mauvaise vie, nommée Guillemette, à suivre la foule. Elle entre, approche ses lèvres impures des pieds de l'angélique Delphine, et voilà qu'à ce contact purificateur, la pécheresse est transformée. Elle se repent, confesse ses fautes et les expie dans la suite par une vie nouvelle.

Présidées par l'évêque Elzéar de Pontevès, les funérailles se firent au milieu d'un immense concours, et les restes de la sainte comtesse furent inhumés dans la chapelle des Cordeliers, auprès de ceux d'Elzéar et de Garsende.

Un ancien tableau, placé maintenant dans la sacristie de la cathédrale, reproduit ces diverses scènes. On voit, au centre, la Bienheureuse dans son cercueil, et Guillemette lui baisant les pieds. De chaque côté sont groupés des Frères-Mineurs et des religieuses de Sainte-Catherine. Dans le ciel, les anges donnent leur concert, qui excite la surprise et l'enthousiasme des Aptésiens.

CHAPITRE XVIII

LA CAUSE DE SAINT ELZÉAR

Nous avons dit qu'en 1327, l'évêque Raymond Bot et les Aptésiens avaient présenté au pape Jean XXII une supplique pour obtenir la canonisation d'Elzéar. Quatre années seulement s'étaient écoulées depuis la mort du saint comte. Ce délai parut-il insuffisant pour une affaire de si haute importance? Le Souverain Pontife fut-il occupé par des questions plus pressantes? On l'ignore; mais la demande, quoique favorablement accueillie, resta pour le moment sans résultat.

En 1351, les Aptésiens, ayant décidé de faire de nouvelles démarches, s'imposèrent de deux cents florins d'or pour subvenir aux frais du procès, et députèrent l'évêque de Senez et Giraud de Simiane, baron de Caseneuve, auprès du pape Clément VI. En réponse à la requête de ces ambassadeurs, le Saint-Père chargea les évêques de Carpentras et d'Uzès, avec l'abbé de Saint-Ruf, près de Valence, de prendre les informations utiles sur la vie et les miracles du comte d'Ariano. Au mois de décembre de la même année, les commissaires se réunirent dans l'église des Cordeliers d'Apt, où le notaire Ni-

colas Laurency comparut en qualité de procureur des archevêques et évêques des provinces d'Arles et d'Aix, ainsi que des barons et seigneurs des comtés de Provence et de Forcalquier. Ayant promis par serment sur les saints Evangiles de ne rien déguiser, maître Laurency produisit pièces et témoins pour établir la vérité des miracles attribués au saint comte. L'enquête portait sur cent soixante-dix articles. Deux notaires, Jean Alègre de Cahors et Étienne Ronati du diocèse de Saint-Flour, travaillèrent, pendant près d'un mois et demi, à la rédaction du procès-verbal, qui fut présenté, en l'année 1352, au Souverain Pontife. Ce fut dans cette circonstance que Delphine reçut audience de Clément VI, qui rendit un éclatant hommage à sa science théologique.

Le manuscrit du procès formait, d'après le P. Pagy, un volume de 476 pages. Après la canonisation il fut conservé d'abord dans le couvent franciscain d'Apt, d'où il passa ensuite dans les archives de la commune. L'abbé Gay, continuateur de Borély, rapporte qu'il fut cédé plus tard à M. Sollier, vicaire général d'Avignon, et tomba, à la mort de ce dernier (1838), en des mains inconnues. Combien cette perte est regrettable, nous pouvons en juger par la supplique au pape Jean XXII, rédigée par Mayronis, où nous lisons que le tombeau du saint comte fut illustré par de grands et nombreux miracles, que des morts furent ressuscités, des aveugles rendus à la lumière, des possédés déli-

vrés du démon et beaucoup d'infirmes guéris d'une manière surnaturelle (1).

A défaut du procès-verbal de canonisation, le P. Suyskens extrait de Raphaël quelques miracles, puisés vraisemblablement par celui-ci dans ledit procès, et dont l'écrivain bollandiste cherche la confirmation dans le sommaire que possède la bibliothèque vaticane, sous le n° 4018. Malheureusement ce sommaire, d'une brièveté désespérante, ne donne souvent que des références au procès-verbal lui-même; parfois cependant il ajoute les dépositions des témoins. Citons quelques cas :

Raphaël rapporte que Béatrix Royne d'Apt fut atteinte et tuée par une pierre qu'avait lancée un jeune homme, ainsi que l'affirmèrent vingt-cinq témoins oculaires dignes de foi. Mais, après un vœu fait pour elle au saint comte par une vertueuse femme, nommée Bertrande, Béatrix revint à la vie, sans conserver aucune trace de son horrible blessure.

Que ce miracle soit relaté dans le procès de canonisation, la chose résulte clairement du sommaire dans lequel, au chapitre *Des morts ressuscités,* on lit ce qui suit : Sur l'article 47 qui commence ainsi : *Item Beatrix,* il existe un acte (*instrumentum*), folio 70, vers le milieu de la seconde page. De même, le vingt-sixième témoin, savoir Burgonde Sabaterie d'Apt, fol. 181,

1. « Sunt mortui suscitati, cæci illuminati, a dæmoniis obsessi liberati, et quam plurimi infirmi præter naturalem ordinem sanati. » (*Acta Sanct. S. Elz.* 177.)

vers le milieu de la première page, dit dans sa déposition qu'elle la vit morte, ainsi qu'on pouvait en juger par son aspect, et ensuite valide. On avait promis audit Saint de lui offrir le suaire, et elle vit revenir quelques personnes qui portèrent le suaire au Saint.

De même, le vingt-septième témoin, savoir Guillelma Sabaterie, dépose qu'elle la vit morte, comme c'était manifeste. Elle entendit une femme vouer la morte à saint Elzéar, promettant de lui porter le linceul, ce qu'elle fit en effet, et au retour Béatrix fut trouvée vivante et en parfaite santé (1).

En 1326, dit encore Raphaël, vivait au village de Vachères, une enfant nommée Bertrande, dont le visage était presque déformé par une fistule des yeux. Béatrix, la mère, ayant entendu parler de la sainteté du comte d'Ariano, s'adressa à lui avec grande dévotion et promit, s'il guérissait sa fille, d'aller vénérer ses reliques et de lui offrir une tête de cire. Bientôt elle se rendit à l'église de Vachères pour y confirmer son vœu, et, de retour à la maison, elle trouva sa fille parfaitement guérie, sans que le mal eût laissé la moindre cicatrice.

Dans le sommaire, l'enfant est nommée Ber-

1. « Item vigesima septima testis, videlicet Guillelma « Sabateriæ, deponit quod vidit illam mortuam, ut « apparebat : et audivit quod quædam mulier vovit « eamdem mortuam sancto Elzeario, et quod deportaret « sibi sudarium suum : quod et fecit, et in reditu reperta « fuit viva et multum bene sana. » Sur quoi il existe un acte (instrumentum) fol. 70, page 2.

monde, peut-être par une erreur de copiste, et sa guérison est ainsi racontée : Sur l'article 108 qui commence par ces mots : *Bermonde fille,* le soixante-dixième témoin, Béatrix Galle, folio 225, dit dans sa déposition qu'elle voua sa fille au seigneur Elzéar, et, en visitant le tombeau dudit Saint, elle fut guérie.

De même, le cinquante-quatrième témoin, savoir Mathilde, femme de Guillaume, folio 213, page 2, vers le haut, dépose qu'elle a vu les faits contenus audit article; elle apprit de la mère de l'enfant le vœu fait par elle à saint Elzéar, et vit l'enfant infirme le matin et guérie le soir.

Nous arrêterons là ces citations.

Clément VI, ayant reçu les pièces du procès, confia le soin de les examiner et de lui en faire un rapport aux trois cardinaux d'Albano, de Saint-Martin-aux-Monts et de Saint-Georges-in-Velabro, qui se réunirent dès le lendemain dans le palais du premier d'entre eux, en présence des évêques d'Apt et de Senez. La cause était donc sur le point de recevoir une solution, quand elle fut suspendue à nouveau. Quelle en fut la raison? Peut-être la peste et les troubles qui affligèrent la Provence, peut-être aussi sans doute la mort de Clément VI, qui arriva le 6 décembre de cette même année 1352.

Le défunt eut pour successeur Innocent VI,

qui gouverna l'Église pendant dix ans; puis, en 1362, le siège pontifical fut occupé par le grand Urbain V. Deux ans auparavant, Delphine avait rendu sa belle âme à Dieu, et le nouveau Pape travailla aux deux causes des saints époux. Voulant terminer celle du comte d'Ariano, il ordonna de résumer le procès dressé sous Clément VI; c'est dans ce but que fut composé le *sommaire* auquel nous avons fait des emprunts. Enfin, le 15 avril 1369, le Souverain Pontife prononça, dans la basilique de Saint-Pierre de Rome, le panégyrique du noble enfant de la Provence et le proclama saint et digne des hommages de la chrétienté. En même temps il écrivit aux Aptésiens pour leur défendre de toucher aux saintes reliques, se réservant sans doute de faire procéder plus tard solennellement à la levée du corps. Mais il mourut le 19 décembre 1370, sans avoir rempli ce pieux office.

Deux formalités restaient à accomplir: la publication de la bulle et la levée du corps, et l'on pouvait craindre que la vacance du Saint-Siège ne fût encore une cause de retard. Mais, le 30 décembre, Grégoire XI fut élevé sur la chaire de saint Pierre, et, en digne successeur d'Urbain V, il tint à inaugurer son pontificat par la glorification d'Elzéar. Le 5 janvier 1371, six jours seulement après son élection, il publia solennellement la bulle, véritable chant de triomphe, qui inscrivait au catalogue des saints un nouveau nom resplendissant de pureté. Quelques années

plus tard, le cardinal Anglic Grimoard, frère d'Urbain V et délégué du Saint-Siège, se rendit à Apt pour la levée du corps vénéré, qui fut placé sur le maître-autel de l'église des Frères-Mineurs.

CHAPITRE XIX

VOIX DU PEUPLE, VOIX DE L'ÉGLISE

Comme les saints des premiers siècles, Delphine fut béatifiée par la voix populaire. La ville d'Apt et la Provence étaient impatientes de voir l'Église placer le nimbe de la sainteté sur le front de l'illustre comtesse, et une requête fut présentée dans ce but au pape Urbain V, quelques mois après son exaltation. Cette démarche ne pouvait qu'être agréable à celui qu'Elzéar avait jadis tenu sur les fonts baptismaux, et qui, à cette heure, présidait glorieusement aux destinées de la barque de Pierre. C'est pourquoi, faisant droit sans tarder à la requête, le Souverain Pontife, par lettres du 5 mars 1363, commit l'archevêque d'Aix, les évêques de Vaison et de Sisteron, agissant de concert ou au moins deux des trois, pour procéder aux informations sur la vie de Mme Delphine de Puy-Michel, d'heureuse mémoire.

Le 14 mai suivant, Nosseigneurs Jean, archevêque d'Aix, et Jean, évêque de Vaison, tinrent leurs assises dans l'église des Frères-Mineurs d'Apt, en présence du clergé et du peuple. En ce tribunal et pardevant deux notaires apostoliques, comparut très honorable et très discret maître Nicolas Laurency, notaire de la ville

d'Apt, postulateur de la cause, lequel, en qualité de procureur de l'évêque Raymond Bot ou Botti, quatrième du nom, du chapitre d'Apt, du gardien et du couvent des Frères-Mineurs, des conseillers et de tout le corps de la ville d'Apt, produisit les bulles apostoliques constituant les commissaires, et en requit la publication. L'un des notaires apostoliques fit, séance tenante, lecture et promulgation requises, et acte fut dressé de ces formalités en présence de quatre témoins.

Avant de procéder à l'examen du fond, les deux commissaires présents, bien qu'ils eussent le droit d'agir seuls, voulurent avertir leur collègue, Mgr Girard, évêque de Sisteron. A cet effet, ils lui dépêchèrent un messager, et Mgr Girard répondit en substance :

« Ayant entrepris de régler et ordonner mon diocèse qui, par l'absence des prélats, était tout en désordre, je ne pourrais le quitter sans un grand détriment pour les âmes commises à ma charge. Je vous prie donc de me dispenser de ce voyage et de procéder en mon absence. »

Cette réponse faisait trop honneur au zèle de l'évêque, pour ne pas être agréée par ses collègues. Ceux-ci se livrèrent dès lors, de pleine autorité, à l'audition des témoins, faisant transcrire leurs dépositions mot à mot, et cela tous les jours, matin et soir.

La dernière séance, dans la ville d'Apt, eut lieu un dimanche, 5 juillet, et revêtit une solennité exceptionnelle. La grand'messe fut célébrée

dans l'église des Frères-Mineurs et, après le *Credo*, l'archevêque d'Aix demanda aux gens de toute condition qui remplissaient l'enceinte d'exprimer à haute voix et en toute sincérité leur sentiment et le sentiment public sur Delphine de Puy-Michel. Deux fois sommée de la sorte, la foule répondit par deux fois : « Elle est sainte. » L'archevêque posa une troisième fois la même question, en disant aux fidèles de lever les mains et de se tourner vers le maître-autel, et tous répondirent avec des acclamations enthousiastes : « La comtesse est sainte, elle est sainte, elle est sainte. » Or, compte fait des assistants, ils étaient au nombre de sept mille quarante.

Au mois d'octobre, les commissaires apostoliques se transportèrent à Avignon pour continuer et achever leur enquête ; puis ils adressèrent au Pape le procès-verbal des dépositions, signé et scellé des sceaux de leurs offices et d'un de leurs notaires, en y joignant un rapport daté du 26 octobre 1363, dans lequel ils concluaient formellement à la sainteté de la comtesse d'Ariano en ces termes : « Protestons que nous ne doutons point qu'elle ne soit chargée de mérites, resplendissante dans la gloire et digne de la canonisation. »

La cause était donc en état de recevoir immédiatement la sanction du magistère suprême. Mais on sait avec quelle prudence l'Église procède en cette matière. Urbain V voulut-il, ainsi que l'avance la marquise de Forbin, faire exa-

8

miner à nouveau les pièces par une congrégation? Pensa-t-il devoir terminer d'abord la cause d'Elzéar, instruite déjà depuis longtemps? Nous l'ignorons; mais, ce que l'histoire nous apprend, c'est que l'attention du Saint-Père était absorbée par les plus graves intérêts de la chrétienté, et que son pontificat fut singulièrement rempli et fécond.

Depuis lors, le procès de canonisation n'a pas été repris; mais le peuple a toujours uni, dans une commune vénération, Elzéar et Delphine, sous le regard approbateur de l'Eglise.

CHAPITRE XX

HONNEURS ET CULTE RENDUS AUX DEUX SERVITEURS DE DIEU

Comme témoignage de sa dévotion à saint Elzéar, le cardinal Anglic Grimoard lui éleva un magnifique mausolée, orné de huit bas-reliefs. Trois d'entre eux sont reproduits sur la petite galerie qui précède la chambre des saints époux, au château d'Ansouis. Au centre, Elzéar délivre, à la demande du père, un enfant tombé à l'eau. A gauche, Elzéar visite les lépreux. A droite, les saints époux implorent Dieu pour un malade. Nous avons admiré la délicatesse du visage de Delphine (1).

De son côté, la reine Jeanne de Naples, à la prière du Père gardien, Bertrand Imberty, donna mille florins d'or, à prélever sur la douane du Rhône à Avignon, pour l'exécution d'un buste en orfèvrerie, dans lequel fut enfermé le crâne de saint Elzéar. Ce reliquaire, dit Borély, reproduisait les traits du comte vénéré, et portait à la base le lion d'argent sur champ de gueule

1. Dans le *Bulletin Archéologique de 1907*, l'abbé Arnaud d'Agnel signale deux fragments du tombeau chez M. Aimard, maire d'Apt. La belle inspiration et la technique rudimentaire de ces œuvres portent à les attribuer à un sculpteur local.

des Sabran, et les armes de Jérusalem et de Sicile pour la reine Jeanne.

En 1410, le corps de Delphine, tiré de son tombeau, fut déposé dans une châsse garnie de plaques d'argent, que l'on érigea sur le maître-autel des Cordeliers, à côté de celle de saint Elzéar. La Bienheureuse participa dès lors à tous les honneurs que l'Église rendait à son époux. Mais le peuple n'avait pas attendu pour vénérer sa chère protectrice, car les commissaires apostoliques nous apprennent, dans leur rapport du 26 octobre 1363, qu'ayant visité le sépulcre de la comtesse, ils l'ont trouvé orné et rempli d'images de cire, de potences, de suaires, de pièces de drap et de toile, de flambeaux de cire, de cierges en grande quantité, attestant et les miracles obtenus par son intercession et la dévotion populaire.

Hélas ! après les jours glorieux vinrent les jours de deuil. En 1562, les troupes du baron des Adrets envahirent le couvent des Cordeliers, proie facile, puisqu'il était en dehors des remparts. Le buste de saint Elzéar avait été enfoui sous terre. Les calvinistes, gens pratiques, dépouillèrent la châsse de la bienheureuse Delphine de ses lames d'argent ; et, comme chez eux la bêtise sacrilège s'alliait à la cupidité, ils brûlèrent une grande quantité de statues de cire, de flambeaux et de cierges, une partie du couvent et toute la bibliothèque contenant 2.500 volumes. Ces obscurantistes de religieux avaient-ils besoin d'étudier ? Les huguenots se

chargeaient de les éclairer, à la lueur des incendies. Au temps de Borély, le couvent d'Apt conservait un procès-verbal de ces faits, dressé par le juge de la ville.

En cette même année 1562, les calvinistes mirent à sac et au pillage Lyon et Montbrison. Et ce n'est là qu'une partie infime de leurs excès, puisqu'ils détruisirent trois cents églises en Beauce et cinq cents dans les seuls diocèses de Nîmes, Uzès, Mende et Nevers. Les hôpitaux mêmes ne trouvaient pas grâce devant ces sauvages stupides. On eût dit qu'une nouvelle horde de barbares s'était abattue sur notre malheureuse France, la couvrant de sang, de dévastations et de ruines irréparables. (V. *François de Guise*, par Ch. Buet.)

En 1642, Modeste de Villeneuve, évêque d'Apt, plaça le crâne de Delphine dans un buste d'argent, semblable à celui d'Elzéar. On commença, sous son épiscopat, dit l'abbé Gay, à faire l'office de la Bienheureuse. L'Église ratifiait ainsi le sentiment populaire acclamant la sainteté de la comtesse par la voix de sept mille fidèles, dans la mémorable séance dont nous avons donné le récit.

Les reliques des saints époux reposent aujourd'hui dans la chapelle Royale de Sainte-Anne d'Apt. Suivant l'usage liturgique, leur fête se célèbre au jour de leur naissance à la vie céleste, 27 septembre pour saint Elzéar, 26 novembre pour la bienheureuse Delphine. Il nous semble les voir portant des lis en fleurs, le front

ceint de roses, les traits rayonnant d'une angélique splendeur, les yeux ravis dans l'extase de la vision béatifique, tels qu'un Fra Angelico pourrait seul les peindre. Avec la théorie des vierges aux vêtements d'azur, ils font cortège à l'Époux mystique et à la Reine immaculée, auprès de laquelle se tient Anne, la mère privilégiée et toute gracieuse. Aux sons des harpes d'or, des violes et des trompettes d'ivoire, les anges saluent d'une marche triomphale ce frère et cette sœur aussi purs qu'eux-mêmes, plus méritants peut-être, puisqu'ils eurent à lutter contre la nature déchue et contre les puissances du monde. Et le Père Séraphique accueille avec fierté, ces enfants qui marchèrent avec tant d'ardeur sur ses traces, dans le chemin de la pénitence et de l'amour divin.

O glorieux saint Elzéar, donnez à notre âme égoïste un peu de cette tendresse fraternelle avec laquelle vous vous penchiez sur les plaies des lépreux ! Bienheureuse Delphine, apprenez-nous, apprenez à notre siècle jouisseur les austères délices de la vie mortifiée en Jésus-Christ, afin de sauver ce monde chancelant, comme jadis nos pères furent sauvés par les prédications et les exemples du sublime mendiant d'Assise !

TABLE DES MATIÈRES

J. Mersch, imp., 17, villa d'Alésia.- Paris-14e. — 10389.




BX 4700 .E45 G57 1912 IMS
Girard, Pierre.
Saint Elzéar de Sabran
et la bienheureuse
BBG-0688 (mcsk)

